

PIERROT LE FOU

René Pignères
et Gérard Beytout
présentent
un film de
Co-production

JEAN-LUC GODARD
ROME-PARIS FILMS
(Georges de Beauregard) Paris
DINO DE LAURENTIIS CINEMATOGRAFICA
Rome

Scénario et dialogue
d'après
un roman de
Réalisation

JEAN-LUC GODARD
« OBSESSION »
LIONEL WHITE
JEAN-LUC GODARD

INTERPRÉTATION

Ferdinand Griffon	JEAN-PAUL BELMONDO
Marianne Renoir	ANNA KARINA
Maria, la femme de Ferdinand	GRAZIELLA GALVANI
Fred, « frère » de Marianne	DIRK SANDERS
Le chef des gangsters	JIMMY KAROUBI
Les gangsters	ROGER DUTOIT
	HANS MEYER
L'homme du port	RAYMOND DEVOS
Princesse Aïcha Abadie	ELLE-MEME
Samuel Fuller	LUI-MEME
Le marin	ALEXIS POLIAKOFF
Lazlo Kovacs	LAZLO SZABO
Le spectateur dans le cinéma	JEAN-PIERRE LÉAUD
ainsi que	PASCAL AUBIER
	CHRISTA NELL
	PIERRE HANIN

ÉQUIPE TECHNIQUE

Image	RAOUL COUTARD
Caméra	GEORGES LIRON
	JEAN GARCENOT
Musique	ANTOINE DUHAMEL
Chansons	« Ma ligne de chance » et « Jamais je ne t'ai dit »
	A. DUHAMEL et BASSIAK
Son	RENÉ LEVERT
Montage	FRANCOISE COLLIN
Mixage	ANTOINE BONFANTI
Assistants-réalisateurs	PHILIPPE FOURASTIÉ
	JEAN-PIERRE LÉAUD
Directeur de production	RENÉ DEMOULIN
Directeur artistique	PIERRE GUFFROY
Régisseur	ROGER SCIPION
Procédé	Eastmancolor
Ecran	Techniscope
Durée	112 minutes
Tournage	Paris et Hyères - mai-juillet 1965
Distribution d'origine	S.N.C. Impéria (Paris)
Sortie	29 août 1965 Festival de Venise
Visa de censure	29 397

© L'Avant-Scène du Cinéma 1976. Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.

où en est votre abonnement ?

Votre abonnement est à renouveler dès maintenant si, sur la première ligne de votre étiquette-adresse, il est porté, dans le troisième groupe de chiffres, votre mois d'échéance :

6 (c'est-à-dire fin juin) ou **9** (c'est-à-dire fin septembre 1976).

Depuis quelques mois, les avis de fin d'abonnement sont faits sur ordinateur. Ils comportent une partie détachable à retourner avec le titre de paiement adressé à l'Avant-Scène. Nous insistons auprès de nos abonnés pour qu'ils n'oublient pas de nous faire parvenir ce talon. Les Administrations doivent nous faire parvenir ce talon en même temps que la commande de réabonnement.

PIERROT LE FOU

Découpage après montage définitif
et dialogue in-extenso

Deux cartons successifs portent : « Visa de contrôle cinématographique n° 29 397 », et sur fond du sigle SNC : « René Pignères et Gérard Beytout présentent ». Puis apparaissent sur fond noir (début musique), à un rythme régulier et dans l'ordre alphabétique, des lettres rouges et bleues qui finissent par composer :

JEAN-PAUL BELMONDO
ET
ANNA KARINA
DANS
PIERROT LE FOU
UN FILM DE
JEAN-LUC GODARD

Seul « Pierrot le Fou » est inscrit en bleu. Le reste du titre disparaît, puis « le », puis toutes les lettres sauf deux O, qui, à leur tour, s'éteignent successivement.

Parc ensoleillé - extérieur jour

Face à nous, une jeune femme joue au tennis sur un court (plan américain).

FERDINAND (off). « Velazquez, après cinquante ans, ne peignait plus jamais une chose définie. Il errait autour des objets avec l'air et le crépuscule... (contrechamp sur l'ensemble du court où 2 jeunes femmes se renvoient la balle.) ... il surprenait dans l'ombre et la transparence des fonds les palpitations colorées dont il faisait le centre invisible de sa symphonie silencieuse. Il ne saisissait plus dans le monde... »

Librairie - extérieur jour

Ferdinand, en plan américain, entre les présentoirs de livres devant la librairie « Le Meilleur des Mondes » (1), tient une pile de livres à la main, dont un album des Pieds Nickelés (2). Il choisit encore un livre et pénètre dans la boutique.

FERDINAND (off). ... que les échanges mystérieux, qui font pénétrer les uns dans les autres les formes et les tons, par un progrès secret et continu dont aucun heurt, aucun sursaut ne dénonce ou n'interrompt la marche. L'espace règne...

Port - extérieur nuit

Quelques lumières se reflètent dans l'eau. A l'horizon, les lueurs rouges du couchant (début musique).

FERDINAND (off). ... C'est comme une onde aérienne qui glisse sur les surfaces, s'imprègne de leurs émanations visibles pour les définir et les modeler, et emporter partout ailleurs comme un parfum, comme un écho d'elles qu'elle disperse sur toute l'étendue environnante en poussière impondérable...

Fin musique.

Appartement de Ferdinand - intérieur nuit

Gros plan fixe de Ferdinand qui, dans son bain, fume une cigarette et lit à voix haute un livre de poche (3). Derrière lui, les murs clairs de la salle de bains, et sur le rebord de la baignoire, on aperçoit un cendrier et un paquet de cigarettes.

FERDINAND (lisant). Le monde où il vivait était triste. Un roi dégénéré, des infants malades, des idiots, des nains, des infirmes, quelques pitres monstrueux vêtus en princes qui avaient pour fonction de rire d'eux-mêmes et d'en faire rire des êtres hors la loi vivante, étreints par l'étiquette, le complot, le mensonge, liés par la confession et le remords. Aux portes, l'Autodafé, le silence... (il tourne une page et se tourne vers l'écran.) Ecoute ça, petite fille ! (la caméra recule, et une petite fille vient s'asseoir de profil à côté de la baignoire, les mains posées sur le rebord. Elle écoute attentivement. Lisant.) « Un esprit nostalgique flotte, mais on ne voit ni la laideur, ni la tristesse, ni le sens funèbre et cruel de cette enfance écrasée. (il tourne une page.) Velazquez est le peintre des soirs, de l'étendue et du silence. Même quand il peint en plein jour, même quand il peint dans une pièce close, même quand la guerre ou la chasse hurlent autour de lui. Comme ils ne sortaient guère aux heures de la journée où l'air est brûlant, où le soleil éteint tout, les peintres espagnols communiaient avec les soirées ». (bruits de fond off ; il se tourne vers sa fille.) C'est beau ça, hein, petite fille !

Elle fait oui de la tête.

SA FEMME (off). Tu es fou de lui lire des choses comme ça !

(1) Il s'agit d'une librairie parisienne du quartier latin (1 rue de Médicis).

(2) « La bande des Pieds Nickelés » 1908-1912. L. Forton, Album réédité aux Ed. Veyrier, Paris.

(3) Il s'agit de « L'Histoire de l'Art » d'Elie Faure, L'Art Moderne, Tome 1. (Livre de poche, 1964) pages 167, 168, 171 et 173.



1 (page 72)
Jean-Paul Belmondo
Ferdinand. Ecoute ça, petite fille.



2 (page 74)
Jean-Paul Belmondo, Graziella Galvani.
Ferdinand. J'y vais pas ! J'y vais pas !
Finalement, je reste avec les enfants.



3 (page 75).
Jean Paul Belmondo, Samuel Fuller.
Ferdinand. J'ai toujours voulu savoir ce que
c'était exactement que le cinéma.

.....
A l'instant où la crème atteint le visage, plan (extérieur nuit) sur une fusée de feu d'artifice jaune et rouge éclatant sur un ciel noir. Off, on entend des cris d'indignation et de stupeur des invités, et la voix de Ferdinand.

FERDINAND (off). Chapitre suivant : désespoir, mémoire et liberté, amertume, espoir, la recherche du temps disparu, (une seconde fusée éclate) Marianne Renoir.

Appartement de Ferdinand - intérieur nuit

Plan moyen sur l'entrée de l'appartement. Ferdinand entre à gauche, regarde la voiture de plastique qui traîne à ses pieds, ferme la porte, et semble remarquer quelque chose à droite. Panoramique pour le suivre en plan rapproché jusqu'à une gravure de Renoir sur le mur. Il regarde vers le bas. La caméra descend et découvre Marianne assise dans un fauteuil, l'album des Pieds Nickelés ouvert sur ses genoux, son chien en peluche à la main. Elle dort.

FERDINAND. Vous êtes encore là ? (elle ne bouge pas ; il lui touche la main.) Eh !

Elle lève les yeux. Panoramique pour cadrer leurs deux visages.

MARIANNE. Pardon !

FERDINAND. Ben, y a plus de métro ! Comment vous allez rentrer ?

Off, coup de tonnerre.

MARIANNE. Je ne sais pas... Vous êtes tout seul ?

FERDINAND. Oui, je m'ennuyais, alors je suis rentré.

MARIANNE. Ça ne va pas ? Vous avez l'air tout sombre.

FERDINAND. Y a des jours comme ça, on rencontre que des abrutis (off, bruit de pluie torrentielle.) Alors, on commence à se regarder soi-même dans une glace, et à douter de soi... Allez ! je vous raccompagne.

Il se dirige vers la porte. Elle le suit. Ils sortent. Off, on entend un coup de tonnerre prolongé.

.....
Flash sur des fusées de feu d'artifice sur un ciel nuageux.

Voiture Lincoln - extérieur nuit

Au travers du pare-brise de la voiture, gros plan du visage de Marianne. Simulant les réverbères au-dessus de la voiture en mouvement, des feux, alternativement verts et rouges, se reflètent à cadence régulière sur le pare-brise, en biais de bas en haut, éclairant l'intérieur de la voiture et passant sur le visage de Marianne. Celle-ci se tourne de temps à autre vers Ferdinand qui conduit la voiture, à droite hors champ. On entend parfois le bruit d'une voiture qui les croise à toute allure.

MARIANNE. Frank vous a prêté sa voiture ?

FERDINAND (off). Oui... Pourquoi ? Vous n'aimez pas les américaines ?

MARIANNE. Si, si ! (fin du bruit de pluie et du roulement de tonnerre.) Ça fait drôle de se retrouver, hein ?

FERDINAND (off). Oui, ça fait quatre ans.

Sa main se pose sur l'épaule de Marianne, puis disparaît.

MARIANNE. Cinq ans et demi. C'était en octobre. Vous êtes marié ?

FERDINAND (off). Oui, j'ai trouvé une Italienne qui a de l'argent, mais elle ne m'intéresse pas tellement.

MARIANNE. Pourquoi vous ne divorcez pas ?

FERDINAND (off). Oui j'avais envie, mais je suis devenu

trop paresseux. Envie ! Vous avez remarqué ? Dans envie, il y a vie. J'avais envie, j'étais en vie.

MARIANNE (elle sourit). Vous êtes toujours prof. d'Espagnol à Saint-Louis ?

FERDINAND (off). Non, je travaille à la télévision, mais j'ai plaqué... Et vous ?

MARIANNE. Moi, rien de spécial.

FERDINAND (off). Vous avez pas envie de parler de vous ?

MARIANNE. Non.

FERDINAND (off). Y a deux ans, j'ai un ami qui vous a vue à Londres. Vous êtes toujours avec cet Américain ?

MARIANNE. Non, c'est fini depuis longtemps.

FERDINAND (off). Et Frank, y a longtemps que vous le connaissez ?

MARIANNE. Non, non, comme ça. Heu... aussi, par hasard...

FERDINAND (off). Toujours mystérieuse.

MARIANNE. Non... j'aime pas parler de moi, je vous dis.

FERDINAND (off). Bon... alors silence.

Silence entrecoupé de bruits de voitures. Elle se penche pour allumer la radio.

SPEAKER. ... Parce que la garnison avait été déjà décimée par le Viet-Cong qui avait perdu de son côté 115 hommes. Ainsi s'achève...

Même plan, mais sur Ferdinand conduisant la Lincoln. Symétriquement, de son côté du pare-brise, les lumières qui défilent en reflet devant son visage sont alternativement oranges et bleues, à la même cadence. Il a une cigarette aux lèvres et se tourne de temps à autre vers Marianne à gauche hors champ.

MARIANNE (off). C'est terrible, hein, ce que c'est anonyme.

FERDINAND. Quoi ?

MARIANNE (off). On dit 115 maquisards et ça n'évoque rien, alors que pourtant chacun c'est des hommes, et on sait pas qui c'est. S'ils aiment une femme, s'ils ont des enfants, s'ils aiment mieux aller au cinéma qu'au théâtre. On sait rien. On dit juste 115 tués. C'est comme les photographies, ça m'a toujours fascinée. On voit la photo immobile du type avec une légende dessous. C'était un lâche ou un chic type, mais au moment précis où la photo a été prise, personne peut dire qui était-ce réellement et ce qu'il pensait : à sa femme, à sa maîtresse, au passé, au futur, au basket-ball... (il se tourne vers elle.) On ne saura jamais.

Plan rapproché sur eux deux vus à travers le pare-brise de chaque côté duquel passent les lumières successivement verte, bleue, rouge et orange.

FERDINAND (ils se regardent). Eh oui ! c'est la vie.

MARIANNE. Oui, mais ce qui me rend triste, c'est que la vie et le roman c'est différent... Je voudrais que ce soit pareil... clair,... logique,... organisé,... mais ça ne l'est pas.

FERDINAND. Si... beaucoup plus que les gens ne le croient.

MARIANNE. Non, Pierrot.

FERDINAND. ... pas te redire de m'appeler Ferdinand.

MARIANNE. Oui, mais on peut pas dire : (elle chante) « Mon ami Ferdinand » (10).

Début d'une musique sifflée accompagnée de guitare.

FERDINAND. Si. Suffit de vouloir, Marianne.

MARIANNE. Je veux... Je ferai tout ce que tu voudras.

FERDINAND. Moi aussi, Marianne.

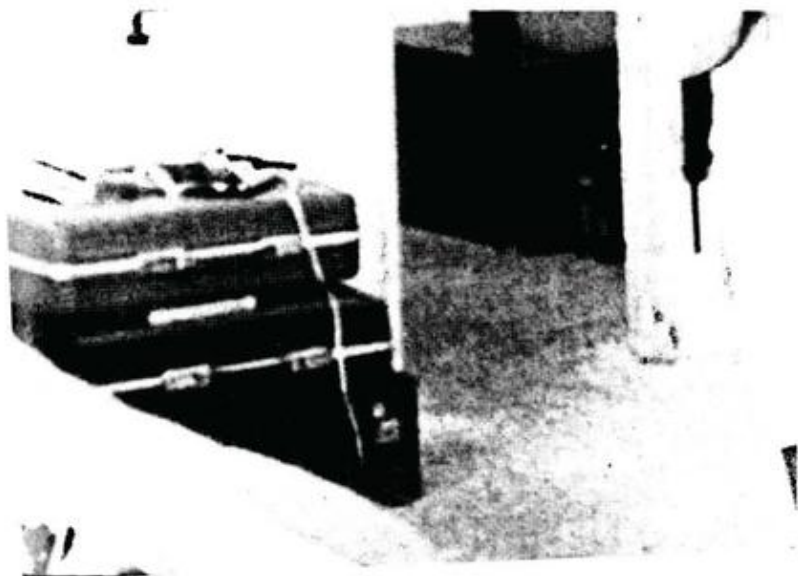
(10) Sur l'air d'« Au clair de la lune ».



4 (page 75).
X., Jean-Paul Belmondo.
Invitée. La femme doit renoncer au deshabillé
vaporeux.



5 (page 76).
Anna Karina, Jean-Paul Belmondo.
Ferdinand... pas te redire de m'appeler
Ferdinand !



6 (page 78).
Indifférente, Marianne passe devant le corps
d'un homme mort étendu sur le lit.

MARIANNE. Je mets ma main sur ton genou.

Elle ne bouge pas.

FERDINAND. Moi aussi, Marianne.

MARIANNE. Je t'embrasse partout.

Même jeu.

FERDINAND. Moi aussi, Marianne.

Sur le fond musical de guitare, le chanteur qui sifflait off chante des paroles qu'il achève sur le plan suivant.

Appartement de Marianne - intérieur jour

Sur le balcon ensoleillé, gros plan du visage de Marianne, les cheveux au vent. Elle porte un peignoir bleu, et se recoiffe.

CHANTEUR (off). C' que t'es belle, ma pépé, c' que t'es belle, c' que t'es belle.

MARIANNE (pensive). On verra bien.

Insert sur un tableau d'Auguste Renoir : une petite fille aux yeux bleus coiffé d'un ruban rouge (11).

FERDINAND (off). Marianne Renoir ! (l'intérieur de l'appartement. Marianne, accroupie face à un mur blanc, ouvre un robinet d'arrivée d'eau. Elle porte un chignon défilé. Elle se dirige en plan américain vers un tuyau souple à droite (panoramique) à l'aide duquel elle remplit une casserole rouge. Les murs de la pièce sont blancs et portent des images, reproductions de tableaux ou pages de magazines. À côté d'elle, trois armes automatiques sont posées au pied d'une reproduction d'un Picasso. Off.) Oooh !... Oooh !...

Plan américain sur Ferdinand vêtu d'un tee-shirt bleu pâle (12), qui se réveille dans un lit aux draps roses. Les murs de la pièce sont blancs.

MARIANNE (off). Allez ! debout les morts !

A travers une baie vitrée donnant sur les toits de Paris, Marianne, en plan moyen, portant la casserole d'eau, entre dans la pièce (panoramique droite), prend une casserole rouge plus petite auprès d'armes à feu posées contre un mur, transvase l'eau dans la nouvelle casserole qu'elle pose sur un réchaud qu'elle allume. À droite du réchaud, elle ouvre un réfrigérateur sur le quel traînent deux flacons et quelques verres. Elle en sort un paquet de sucre en morceaux. Au mur, on aperçoit des pages de Match on Life. Elle laisse le réfrigérateur ouvert, et repart vers la gauche (panoramique) contourne un lit et se baisse pour y poser le paquet sur un plateau de petit déjeuner. On découvre un homme affalé sur le lit, la tête et les bras pendant au pied du lit. Le dos de sa chemise blanche est ensanglantée, et une paire de ciseaux est plantée dans sa nuque.

Indifférente, Marianne prend le plateau et repart sur la droite (panoramique). Elle passe dans une autre pièce, de face, en plan américain. Les murs blancs portent des cartes postales. Panoramique gauche pour la suivre jusqu'au lit où Ferdinand se redresse.

FERDINAND. Tu vois que j'avais raison.

MARIANNE. Quoi ?

Elle pose le plateau sur ses genoux.

FERDINAND. Tu me croyais pas que je te disais qu'on s'aimerait toujours.

MARIANNE. Non. (début musique. Elle chante.) Jamais je ne t'ai dit que je t'aimerais toujours, ô mon amour... (elle passe à gauche derrière un paravent auquel sont pendus ses vêtements sur des cintres. Panoramique pour la suivre. Chantant.) Jamais tu m'as promis de m'adorer toute la vie. (panoramique inverse. Elle s'arrête devant une affiche (13)). Jamais nous n'avons

échangé de tels serments, me connaissant, te connaissant. (panoramique gauche : elle revient poser sa main sur la tête de Ferdinand.) Jamais nous n'aurions cru être à jamais pris par l'amour, nous qui étions si inconstants. (elle repart vers la droite (panoramique) et se colle contre le coin de la porte. Elle passe dans la salle de bains (plan rapproché) aux murs de brique rouge. Au fond, une fenêtre entre une armoire de toilette à droite et une table à gauche. Travelling pour la suivre jusqu'au miroir de toilette où elle se recoiffe. Chantant.) Pourtant, pourtant, tout doucement sans qu'entre nous rien ne soit dit, petit à petit, des sentiments se sont glissés entre nos corps qui se plaisaient à se mêler. (panoramique gauche puis droite ; elle prend une tartine sur la table et retourne vers le miroir. Elle mange la tartine et se lèche les doigts.) Et puis des mots d'amour sont venus sur nos lèvres nues, petit à petit, des tas de mots d'amour se sont mêlés tout doucement à nos baisers. (panoramique gauche : elle prend un pot de confiture. Travelling arrière.) Combien de mots d'amour ? (elle sort. Elle entre de profil en gros plan dans la chambre de Ferdinand et s'adosse au mur. Chantant.) Jamais je n'aurais cru que tu me plaisais toujours, ô mon amour. Jamais nous n'aurions pensé pouvoir vivre ensemble sans nous lasser, nous réveiller tous les matins aussi surpris de nous trouver si bien dans le même lit, de ne désirer rien de plus que ce si quotidien plaisir d'être ensemble aussi bien. (elle se tourne vers Ferdinand en gros plan, cigarette aux lèvres, face à nous. Il la regarde, hors champ, pendant que l'accompagnement de piano continue. Il baisse les yeux. Chantant off.) Pourtant, pourtant tout doucement sans qu'entre nous rien ne soit dit... (elle apparaît sur la gauche de l'écran, retire la cigarette des lèvres de Ferdinand.) ... Petit à petit... (elle l'embrasse, remet la cigarette et sort. Ferdinand la regarde hors champ face à nous. Plan moyen sur Marianne qui vient refermer la porte du réfrigérateur. Chantant.) ... Nos sentiments nous ont liés bien malgré nous sans y penser à tout jamais.... Des sentiments plus forts que tous les mots d'amour connus et inconnus. (elle ferme le gaz (panoramique gauche), prend la casserole, se retourne vers nous, et regarde fièrement au passage l'homme affalé sur le lit. Chantant.) Ces sentiments si fous et si violents, ces sentiments auxquels avant nous n'aurions jamais cru. (elle repart vers la gauche pour entrer dans l'autre pièce. Elle tourne sur elle-même en plan rapproché, et vient s'asseoir sur le lit, face à Ferdinand. Chantant.) Jamais ne me promets de m'adorer toute la vie. N'échangeons surtout pas de tels serments, me connaissant, te connaissant. Gardons le sentiment que notre amour est un amour, que notre amour est un amour sans lendemain.

Travelling avant pour venir la cadrer de face en gros plan.

FERDINAND (off). De toutes façons, on le saura quand on sera mort, dans soixante ans, si on s'est toujours aimés.

Fin musique.

MARIANNE. Mais non, moi, je sais que je t'aime. Mais pour toi, je ne suis pas si sûre, je suis pas sûre.

FERDINAND (off). Si, Marianne, si.

MARIANNE (elle se tourne vers lui). Bon, on va bien voir. (insert sur un tableau de Picasso, Pierrot au masque, off.) Tu sais que ta femme est venue ce matin ?

Début musique (14). Gros plan sur un Modigliani, visage de femme sur fond rouge.

FERDINAND (off). Dans le fond, je m'en fous totalement.

Retour en très gros plan sur le Pierrot au masque.

MARIANNE (off). Y a pas que ça !

Photo 6 page 77

(11) Peut-être la reproduction de la « Fillette à l'arrosoir ».

(12) Il porte « Ferdinand » écrit sur la poitrine.

(13) Il s'agit de l'affiche de *Le Petit Soldat* film de J.L. Godard.

(14) Il s'agit à nouveau de l'air d'« Au clair de la lune ».

Gros plan sur un Renoir, visage de femme sur fond fauve.

FERDINAND (off). Puisque je te dis que je m'en fous totalement.

MARIANNE (off). Marianne raconta...

Fin musique. Gros plan d'une table de chevet rouge portant une lampe en verre opale rouge, deux pistolets, un roman de la série noire « Al Capone », et deux boîtes de rouleaux de photo. (15)

FERDINAND (off). ... Ferdinand...

MARIANNE (off). Une histoire...

Gros plan d'une table de chevet en bois sombre : un pistolet, un briquet rouge et cinq flacons colorés.

FERDINAND (off). Compliquée.

MARIANNE (off). J'ai connu des gens...

FERDINAND (off). C'est comme pendant la guerre d'Algérie.

MARIANNE (off). Je t'expliquerai tout.

Plan moyen sur le cadavre allongé sur le lit. Du sang a coulé jusque sur le sol.

FERDINAND (off). Sortir d'un mauvais rêve. (un travelling panoramique (16) recadre Ferdinand habillé d'un complet veston qui entre dans la pièce à gauche, en regardant le cadavre. Il visite la pièce, passe à côté d'une caisse « Choco Meunier » au milieu d'un mobilier hétéroclite, au pied d'un mur sur lequel est inscrit en grosses lettres OASIS, OAS en rouge, IS en bleu. Il manipule quelques-unes des armes à feu qui abondent dans la pièce (début musique), et revient vers le lit, tandis que Marianne entre à sa suite, vêtue d'une robe rose pâle et s'assied sur le lit. Il s'assied de l'autre côté du cadavre dont elle fouille les poches. Elle fait voler, à travers la pièce, les papiers qu'elle en tire et se lève. Ferdinand la suit. Au moment où ils vont sortir de la pièce à droite, ils font brutalement demi-tour. Marianne ouvre le réfrigérateur, en sort une bouteille qu'elle lance à Ferdinand qui sort précipitamment sur la gauche, et elle se cache derrière la porte grande ouverte du réfrigérateur. Frank entre à droite, en chemise, tenant sa veste par-dessus son épaule. Fin musique. Il jette quelques regards dans la pièce, se dirige vers nous, et sort de dos sur le balcon. Off.) Frank avait les clés ?

MARIANNE (off). Je t'expliquerai tout.

FERDINAND (off). Tu étais amoureuse ?

MARIANNE (off). Je t'expliquerai tout.

FERDINAND (off). Il t'a embrassée ?

MARIANNE (off). Je t'expliquerai tout. (Frank enfila sa veste (reprise musique), jette un coup d'œil dans les pièces qui donnent sur le balcon, et entre dans la dernière, au bout du balcon à droite. Ferdinand surgit de la gauche et bondit dans l'avant-dernière pièce, juste avant que Frank et Marianne ne ressortent sur le balcon, enlacés. Elle tient l'album des Pieds Nickelés à la main, paraît joyeuse et l'embrasse. Ils passent devant nous, entrent dans la seconde pièce à droite où nous les suivons en plan rapproché. Ils tournent enlacés et s'embrassent passionnément. Elle a l'air gaie, lui furieux. Il s'assied sur un fauteuil. Elle s'appuie face à lui contre un meuble. A gauche derrière Frank, entre Ferdinand qui échange un regard avec Marianne. Elle lit la bande dessinée. Ferdinand passe devant eux, fait le tour du petit meuble en cachant la bouteille derrière lui, vient s'asseoir à côté de Marianne à qui il passe discrètement la bouteille en échange de la bande dessinée. Marianne fait le tour du petit meuble pendant que Ferdinand ouvre l'album, passe derrière eux en dissimulant la bouteille, et, sitôt derrière Frank, elle l'as-

somme d'un violent coup de la bouteille. Du sang coule sur son front. Fin musique. Ferdinand prend Frank sous les bras et le traîne dans la pièce à côté. Off.) Une histoire...

FERDINAND (off). Compliquée...

MARIANNE (off). Partir en vitesse...

FERDINAND (off). Sortir d'un mauvais rêve...

La caméra ressort sur le balcon pour suivre Marianne qui sort de la pièce suivante au bout du balcon, portant la bande dessinée et un gilet bleu, et court le long du balcon jusqu'à la rambarde ; elle se penche pour regarder au pied de l'immeuble.

MARIANNE (off). J'ai connu des gens...

FERDINAND (off). La politique...

MARIANNE (off). Une organisation...

FERDINAND (off). S'en aller...

Elle revient vers nous, entre dans la première pièce et rejoint Ferdinand qui traîne Frank vers la droite. Il sort de la pièce.

MARIANNE (off). Du trafic d'armes...

FERDINAND (off). En silence, en silence... en silence.

Elle repart vers la gauche, prend une arme automatique à côté du réchaud, revient et sort sur le balcon. Reprise musique. Elle regarde au pied de l'immeuble, tourne sur elle-même, désespérée, et repart vers la gauche.

MARIANNE (off). C'est moi, Marianne...

FERDINAND (off). Il t'a embrassée ?

MARIANNE (off). Une histoire...

FERDINAND (off). Compliquée...

Plan moyen en légère plongée sur une 404 Peugeot rouge. Marianne est au volant. Ferdinand dos à nous, ouvre la portière avant droite et monte en marche.

MARIANNE (off). J'ai connu des gens...

FERDINAND (off). Tu étais amoureuse ?

A travers la baie vitrée, Marianne portant un gilet bleu et un fusil, sort sur le balcon, suivie de Ferdinand portant la bande dessinée. Elle se retourne vers lui.

MARIANNE (off). Se servir de mon appartement...

FERDINAND (off). C'est comme pendant la guerre d'Algérie.

Plan d'ensemble. Travelling avant pour suivre la 404 le long des berges rive droite de la Seine en direction de la Tour Eiffel. Ils viennent de passer sous un portique rouge et blanc.

Plan moyen sur des toits d'immeubles. Marianne, vêtue du gilet bleu, tenant le fusil à la main sort d'une cage d'escalier, suivie de Ferdinand portant la bande dessinée.

MARIANNE (off). J'ai un frère...

FERDINAND (off). Sortir d'un mauvais rêve...

Ils courent sur les toits (panoramique gauche).

Plongée sur un parking de taxis (plan d'ensemble). Deux personnes (17) se fauillent entre les voitures.

(15) Ces objets se trouvent au chevet du lit portant le cadavre.

(16) Afin de ne pas alourdir le récit nous n'avons pas détaillé les multiples travellings et panoramiques d'une caméra portée durant cette séquence.

(17) On reconnaîtra plus tard qu'il s'agit du petit homme chef des gangsters et l'un de ses deux acolytes.

MARIANNE (off). Partir en vitesse... (Marianne et Ferdinand, en plan moyen large sur un toit, guettent le bas de l'immeuble. Off.) Partir en vitesse... (pied de l'immeuble en plan moyen large. Ferdinand tombe au pied du mur, pose le fusil par terre, et court aider Marianne qui descend le long d'une gouttière. Off.) Partir en vitesse...

FERDINAND (off). Réponse (18)...

MARIANNE (off). L'assommer...

FERDINAND (off). Exécution...

MARIANNE (off). Garage...

FERDINAND (off). Qui est-ce ?

MARIANNE (off). Dans le Midi...

Ils courent vers la gauche.

Reprise d'un plan précédent. Ferdinand, le fusil à la main, monte en marche dans la 404.

FERDINAND (off). Sortir...

MARIANNE (off). Pas d'argent.

Reprise d'un plan précédent. La 404 se dirige le long de la Seine vers la Tour Eiffel.

Plan général en légère plongée sur le parking des taxis. Marianne monte dans une 404 rouge et se met au volant.

FERDINAND (off). De toutes façons, c'était le moment de quitter ce monde dégueulasse et pourri.

Elle démarre, et fait un demi-tour vers la droite.

MARIANNE (off). Nous sortîmes de Paris par une voie unique.

Reprise d'un plan précédent. La 404, sur la voie express rive droite (travelling avant pour la suivre) file en direction de « Alma-Trocadero » et va passer sous le portique mentionné précédemment.

FERDINAND (off). Reconnaisant deux des siens, (travelling latéral gauche ; plan d'ensemble sur la statue de la liberté vue de la voiture.) la statue de la Liberté nous adressa un salut fraternel.

Station-service - extérieur jour

Dans un paysage campagnard, au bord d'une route, se trouve une station service isolée, pourvue d'une double pompe à essence, à gauche. La 404 arrive face à nous et s'engage sur le terre-plein. Marianne se penche par la fenêtre avant droite.

MARIANNE. Eh ! M'sieur !

La voiture stoppe en premier plan. Ferdinand sort, (fin musique) et va à la rencontre du pompiste qui arrive de la cabine hors champ à gauche.

FERDINAND. Mettez un tigre dans mon moteur (19).

POMPISTE. On n'a pas de tigre ici.

FERDINAND (agacé). Ben alors, faites le plein, et en silence (20).

Plan rapproché sur l'intérieur de la voiture où Marianne

(18) Cette réplique et les suivantes sont difficilement audibles, couvertes par une musique très forte.

(19) Allusion à un slogan publicitaire d'essence automobile, dans les années 60.

(20) Fin de la première bobine d'environ 610 mètres, en 35 mm.

et Ferdinand se chuchotent à l'oreille.

MARIANNE. ... Si c'est moi, il se méfiera moins.

Elle sort de la voiture, pendant que le pompiste racroche la pompe, et passe à l'avant de la voiture, en plan moyen, pour ouvrir le capot. Le pompiste s'approche du conducteur et tend la main.

POMPISTE. C'est quarante quatre nouveaux francs.

Ferdinand lui indique le capot ouvert.

FERDINAND (sèchement). L'eau et l'huile, mon vieux.

Le pompiste se penche sur le moteur. Marianne rabat violemment le capot. L'homme s'écroule. Marianne appuie de toutes ses forces sur le capot.

MARIANNE (hurlant). Aide-moi, imbécile !

Ferdinand sort et vient aider Marianne qui soulève le capot. Ferdinand prend le pompiste et l'allonge à côté de la voiture, pendant que Marianne referme le capot. Ferdinand aperçoit quelqu'un hors champ derrière les pompes.

FERDINAND. Merde ! Y en a encore un.

MARIANNE. Je me souviens d'un truc dans un Laurel et Hardy. Remonte dans la voiture.

Ferdinand remonte au volant de la voiture. Marianne sort du champ. Plan rapproché sur le pompiste à droite et Marianne à gauche qui viennent l'un vers l'autre. Au fond, un paysage de plaine.

2ème POMPISTE. Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'avez pas honte ? Vous n'avez pas d'argent ?

MARIANNE. Non, m'sieur, on n'a pas d'argent.

2ème POMPISTE. Eh ben, il faut travailler pour gagner de l'argent. Vous ne voulez pas travailler ?

MARIANNE. Non, m'sieur, on veut pas travailler.

2ème POMPISTE. Alors, comment allez-vous faire pour payer l'essence ?

Marianne lui montre du doigt quelque chose en l'air. Il lève les yeux. Elle lui donne un coup de poing dans l'estomac. Il s'écroule. Elle sort sur la gauche. Plan d'ensemble sur la station service « Relais de la Reine Total ». Elle court vers la voiture à droite où elle rejoint Ferdinand qui l'attendait debout.

FERDINAND. Merde ! Il en reste encore un ! Mets-toi au volant, vas-y !

Elle se met au volant, pendant que Ferdinand se précipite vers le troisième pompiste à gauche. Ils boxent. On entend les rugissements du moteur de la 404 qui manœuvre pour arriver à sa hauteur. Ferdinand renverse le pompiste et grimpe dans la voiture côté passager, pendant que le pompiste se relève et se précipite vers la cabine de la station.

3ème POMPISTE. Je vais appeler la police !

La voiture quitte le terre-plein. La caméra panoramique à gauche pour la suivre, et s'arrête sur un grand panneau « TOTAL » en bordure de la station.

FERDINAND (off). Total...

Gros plan sur un dessin d'un visage de femme aux lèvres rouges, devant lequel passe le torse d'un « super man ».

MARIANNE (off). C'était un film d'aventures.

FERDINAND (off). Diadème de sang.

Gros plan sur un tableau de Picasso « Les Amoureux ».

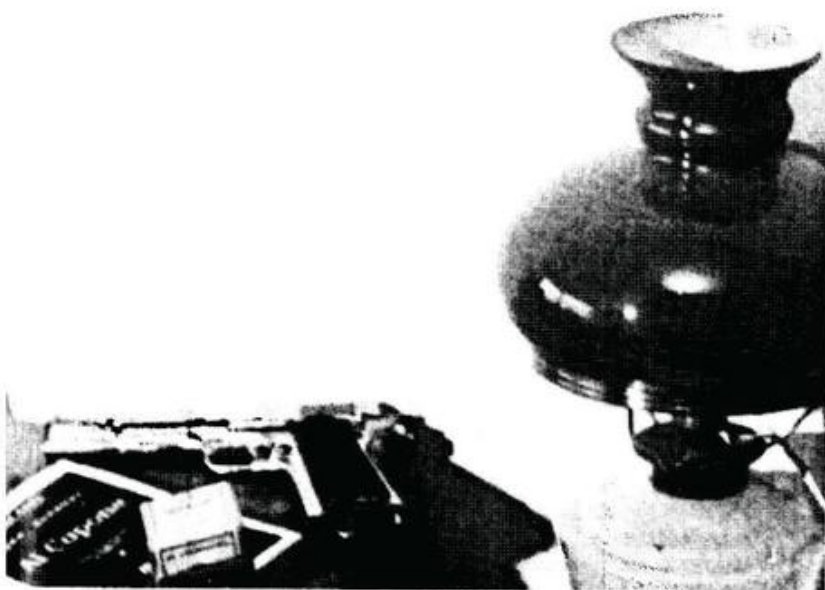
MARIANNE (off). Total...

FERDINAND (off). Tendre est la nuit.

MARIANNE (off). C'était un roman d'amour. (gros plan sur un tableau moderne représentant une tache blanche sur fond bleu dans lequel se trouve un visage à demi caché par un autre. Off.) C'était un roman d'amour.



7 (page 78).
 Anna Karina, Jean-Paul Belmondo.
Marianne (chantonnant). Jamais, ne me
 promets de m'adorer toute la vie... (photo
 de plateau).



8 (page 79).
Marianne (off). Marianne raconta...
Ferdinand (off)... Ferdinand.



9 (page 79).
 Jean-Paul Belmondo, Anna Karina.
Ferdinand. Merde !... Il en reste encore un !
 Mets-toi au volant, va...

FERDINAND (off). Tendre est la nuit.

MARIANNE (off). C'était un roman d'amour.

404 - extérieur nuit

En plan rapproché, à travers le pare-brise de la voiture, Marianne est au volant, et Ferdinand à côté d'elle, une cigarette aux lèvres. Comme précédemment, des lumières se reflètent sur le pare-brise, alternativement vertes à droite et rouges à gauche.

MARIANNE. On finira bien par retrouver mon frère.

Un temps de silence.

FERDINAND. C'est quoi son trafic exactement ?

MARIANNE. Oh, des trucs en Afrique... Angola, Congo.

FERDINAND. Je croyais qu'il faisait des émissions pour Télé-Monte-Carlo ?

MARIANNE. Oui, oui, aussi.

FERDINAND (après un silence). Faut se décider. Où on va ?

MARIANNE (gros plan, de face). On a dit Nice, et peut-être après, l'Italie.

FERDINAND (off). Ces douze mille francs, ça va pas durer jusqu'à Nice. Ferait mieux d'abandonner la 404.

MARIANNE. Tu as déjà tué un homme, Pierrot ?

FERDINAND (off). Je m'appelle Ferdinand !... Pourquoi tu demandes ça ?

MARIANNE. Parce que ça te fera un sale effet, va !

Retour au cadrage précédent.

FERDINAND. Je me demande ce qu'elle a dit à la police. L'ont peut-être pas encore interrogée ?

MARIANNE. Tu parles, Charles ! Elle a dit tout le mal de toi qu'elle pouvait.

FERDINAND. Oh, elle a raison. En tout cas, je suis désolé pour elle.

MARIANNE. Désolé ? Les types comme toi sont toujours désolés, mais toujours trop tard. *(les phares d'une voiture qui les suit apparaissent dans la lunette arrière. Plan d'ensemble sur de petites lumières de phares qui trouvent un écran noir. Une voiture s'approche, éteint ses phares et s'arrête au bas de l'écran. Ferdinand et Marianne, de profil en plan rapproché, s'embrassent tendrement. On entend des voitures qui les dépassent. Ils se séparent. Ferdinand, au volant, se regarde dans le rétroviseur.)* Qu'est-ce que tu fais ?

FERDINAND. Je m'regarde.

MARIANNE. Et qu'est-ce que tu vois ?

FERDINAND. Le visage d'un type qui va se jeter à 100 à l'heure dans un précipice.

Une voiture passe. Marianne, en premier plan, se regarde à son tour dans le rétroviseur.

MARIANNE. Moi, j'y vois le visage d'une femme qui est amoureuse du type qui va se jeter à cent à l'heure *(une voiture passe)* dans un précipice.

FERDINAND. Alors, embrassons-nous.

Ils s'embrassent. Début musique.

Retour au plan précédent. Leurs feux de position s'éteignent, sauf le clignotant droit à gauche de l'écran.

FERDINAND (off). Le lendemain... *(gros plan d'une couverture de roman policier. La caméra décrit de haut en bas l'image d'un homme nu portant dans sa main repliée sur sa poitrine un vêtement, et, plus bas, dans l'autre, un revolver pointé vers nous. En bas, en rouge sur fond noir, le titre : « Rendez-vous avec la mort ».* Off.) Le lendemain... le lendemain... le lendemain...

Village - extérieur jour

Plan d'ensemble sur une rivière bordée d'arbres à

droite, et d'une route à gauche. Au premier plan, un panneau « Attention Danger Déviation ». La 404 vient vers nous du fond de l'écran.

MARIANNE (off). On retrouve la 404...

FERDINAND (off). Arrivant dans une petite ville du centre de la France.

Petit café - extérieur jour

Plan d'ensemble en légère plongée sur un petit café « Lutèce Café Brasserie Galliéni », devant lequel est garée la 404, toit ouvert. Ils en sortent et se dirigent vers le café.

MARIANNE (off)*. Il n'y a presque plus d'essence...

FERDINAND (off). Dans l'auto.

MARIANNE (off). Marianne...

.....
Contrechamp sur eux, face à face à l'intérieur du petit café. Ils fument. Lui est adossé de profil au comptoir, derrière lequel s'affaire le barman en amorce.

FERDINAND (off). Et Ferdinand...

MARIANNE (off). Stoppent devant un bar...

FERDINAND (off). Demandent quelque chose...

MARIANNE (off). Et se demandent...

FERDINAND (off). Comment ils vont le payer.

Marianne lui tend un poste à transistor qu'il porte anxieusement à son oreille.

MARIANNE (off). La police diffuse leur signalement à la radio.

FERDINAND (off). Les gens les regardent avec des yeux méfiants.

Contrechamp sur eux en plan américain, dans l'encadrement de la porte, regardant dehors et fumant.

MARIANNE (off). La police diffuse...

FERDINAND (off). Les gens les...

MARIANNE (off). La police diffuse...

FERDINAND (off). Les gens les...

MARIANNE (off). La police diffuse...

FERDINAND (off). Les gens les regardent avec des yeux méfiants.

Ferdinand montre du doigt quelque chose hors champ.

MARIANNE (off). Il y a là...

Gros plan sur le visage d'un homme portant une chemise rayée et des lunettes noires, face à nous.

KOVACS. Lazlo Kovacs, étudiant, né le 25 janvier 1936 à Saint Domingue ; chassé par le débarquement américain, vit en France comme réfugié politique. La France est le pays de la liberté, égalité, fraternité.

Gros plan sur le visage d'une jeune fille aux yeux bruns et cheveux châtain, face à nous.

BLASSEL. Viviane Blassel, née le 21 mars 1943 à Marseille. Euh... J'ai 22 ans, je travaille aux grands magasins d'Auxerre dans le rayon... dans le rayon parfumerie.

Gros plan sur le visage d'un homme âgé, portant un chapeau, face à nous.

ETE. Eté André, né le 25 mai 1903 à Marboué, Eure et Loir. 62 ans. Actuellement figurant de cinéma.

Marianne et Ferdinand sont assis au pied d'une petite porte peinte en bleu dans un mur mi-blanc, mi-brique bleue (plan rapproché). Elle tient son basset en peluche.

* Rien que nous voyons les personnages, les voix sont off car correspondant à des conversations antérieures, ou à des pensées, ou des commentaires.



10 (page 80).
Marianne (off). C'était un film d'aventures.



11 (page 84).
Anna Karina, Lazlo Szabo, x..., André Été.
Ferdinand (off). Marianne, qui avait les yeux
à la fois d'Aucassin et de Nicolette, leur
raconta l'histoire du jeune et beau Vivien...



12 (page 85).
Jean Paul Belmondo, Anna Karina.
Le couple marche sans mot. (photo de travail).

FERDINAND (off). Leur raconter des histoires. Pas compliqué si on pique dans des bouquins.

MARIANNE (off). Oui, mais quoi ?

FERDINAND (off). N'importe quoi : la prise de Constantinople, l'histoire de Nicolas de Staël et de son suicide, je sais pas, ou celle de William Wilson. Il avait croisé son double dans la rue. Il l'a cherché partout pour le tuer. Une fois que ça a été fait, il s'est aperçu que c'était lui-même qu'il avait tué, et que ce qui restait, c'était son double.

Il lui chuchote quelque chose à l'oreille. Elle lui répond de même.

MARIANNE (off). Okay, ils vont peut-être nous filer de l'argent, même.

Ils regardent chacun de leur côté. Autour d'une table de la terrasse du café, sont installés les deux hommes précédents, et un troisième, devant des consommations. Marianne, à gauche en plan rapproché, lance les bras au ciel, et semble raconter avec force gestes une histoire. Début musique.

FERDINAND (off). Marianne, qui avait les yeux à la fois d'Aucassin et de Nicolette, leur raconta l'histoire du jeune et beau Vivien, neveu de Guillaume d'Orange, mort dans la plaine des Aliscans sous les coups de trente mille Sarrazins. Son sang coulait de mille blessures, et il combattait seul, car il avait juré de ne pas reculer d'un pouce. O jeune et doux neveu, pourquoi serment si noble et si fou ?

Elle leur tend la main. André Eté lui donne un peu d'argent. Sur la même terrasse clôturée par une petite haie, Viviane Blassel et un jeune homme, le bras sur les épaules de sa compagne, sont attablés devant des consommations. A droite, en plan rapproché, Ferdinand gesticule. Les jeunes gens semblent indifférents à ce qu'il fait.

MARIANNE (off). Ferdinand leur raconta d'abord l'histoire de Guynemer, mais ils n'écoutaient pas. Alors, il parla de l'été... (légère plongée sur un reflet de soleil sur la mer. Off.) Et du désir qu'ont les amants de respirer l'air... (gros plan sur un tableau d'Auguste Renoir représentant une femme nue, mollement allongée sur un linge blanc au bord de l'eau. Off.) ... tiède du soir. Il leur parla (retour sur un reflet de soleil) de l'homme, des saisons, des rencontres inattendues... (retour sur Ferdinand qui semble ne pas intéresser son auditoire. Off.) Mais il leur dit de ne jamais demander ce qui fut d'abord, les mots ou les choses, et ce qui viendra ensuite. (il tend la main, mais ne reçoit rien. Fin de musique. Plan d'ensemble sur la voiture devant le petit café. Marianne s'installe côté passager. Ferdinand regarde à gauche et à droite avant de se mettre au volant : la 404 est coincée entre deux voitures. Off.) Je me sens vivante, cela seul importe.

Il démarre en trombe, pousse la voiture de devant, recule violemment, pousse la voiture de derrière, puis déboîte en faisant crisser ses pneus. Panoramique gauche pour les suivre, pendant que les occupants de la terrasse se précipitent pour regarder par-dessus la haie.

Campagne - extérieur jour

Une petite route en enfilade au milieu d'une plaine. Deux voitures arrivent sur nous à toute allure et passent devant nous (panoramique droite). Coups de klaxon. Début musique de piano.

.....
Insert sur la couverture de l'album des Pieds Nickelés. La caméra nous montre successivement Croquignol, Filochard et Ribouldingue. Fin musique.

.....
Une autre petite route entre deux rangées d'arbres dans un paysage de plaine. La 404 est arrêtée face à

nous sur le côté de la route. Plan d'ensemble. Ferdinand sort de la voiture.

FERDINAND. J'ai une idée.

Il remonte au volant. Marianne sort sur le bas-côté et claque la portière.

MARIANNE. Ah, oui ! on va faire croire que c'est un accident. (la 404 monte sur le talus à gauche. Panoramique pour la suivre.) Elle s'arrête entre les pylônes d'une sorte de pont inachevé, face à nous en plan moyen. La caméra découvre, dressée contre un pylône, une carcasse de voiture accidentée dans laquelle est affalé un homme mort. Ferdinand sort. Marianne se précipite vers lui. Il claque la portière.) Comme ça, la police croira qu'on est mort. Hein, Pierrot ?

FERDINAND. Je m'appelle Ferdinand. Je m'appelle Ferdinand.

Contrechamp sur l'autre côté de la voiture accidentée. Au pied du pylône, au travers de la fenêtre d'une portière arrachée, on voit un visage et une main de femme dont le sang dégouline sur la portière. Ferdinand rejoint Marianne devant la voiture accidentée.

MARIANNE. Oh, écoute. Y a qu'à...

FERDINAND. Quoi ?

MARIANNE. Foutre le feu à la 404, comme ça, ils croiront qu'on a grillé.

FERDINAND. Ah ! Toujours le feu, le sang, la guerre...

MARIANNE. Ben, écoute, c'est pas une idée à moi, non ? Mets-la plus près, comme ça on verra qu'on n'est pas au cinéma... (il rentre dans la 404 à droite et manœuvre pour se rapprocher de la voiture dressée à la verticale.) Mais plus près ! Vas-y, dépêche-toi !

Il ressort, ouvre le coffre à l'arrière, prend l'arme automatique, ouvre le réservoir d'essence, et revient à la voiture.

FERDINAND. Ben, j'ai pas d'allumettes. Allez, partons.

MARIANNE. Ça ne fait rien. Donne-moi le fusil.

Il sort de la voiture, pendant qu'elle passe derrière la 404 et quitte le champ à droite. Il lui lance le fusil.

FERDINAND. Tiens ! C'est le même modèle qui a tué Kennedy.

MARIANNE (off). Oui. Tu ne savais pas que c'était moi ? Barre-toi, je vais tirer !

Il jette un coup d'œil dans le coffre.

FERDINAND. Ah, minute !

Marianne, en plan rapproché, de profil devant un champ de blé mûr, épaule le fusil et tire vers la gauche. On entend une explosion. Ferdinand la rejoint.

MARIANNE. Ça flambe bien, hein ?

FERDINAND. Ouais. Tu sais ce qu'il y avait dans la valise ?

MARIANNE. Non, quoi ?

FERDINAND. Des dollars. C'est ça que tu cherchais dans l'appartement ?

MARIANNE (irritée). Pauvre con ! Je suis sûre que t'as fait exprès de pas me prévenir.

FERDINAND. Oui.

MARIANNE. Tu sais ce qu'on aurait pu faire avec cet argent-là ? On aurait pu aller à Chicago, à Las Vegas, Monte-Carlo. Pauvre con !

FERDINAND. Oui, et moi, Florence, Venise, Athènes. Allez, allons-y. Les voyages forment la jeunesse ! (il nous tourne le dos et s'en va à travers le champ de blé. Elle le suit comme à regret. On entend les crépitements de l'incendie. Plan général sur l'incendie au centre, sous le morceau de pont. A droite, l'enfilade de la petite route. A gauche, ils marchent dans le champ de blé. Lent panoramique pour les suivre, tandis qu'on entend des chants d'oiseaux et les crépitements de la voiture d'où s'échappe une fumée épaisse et noire. Off.) Chapitre huit.

MARIANNE (off). Une saison en enfer.
 FERDINAND (off). Chapitre huit.
 MARIANNE (off). Nous traversâmes la France...
 FERDINAND (off). Comme des apparences...
 MARIANNE (off). En un miroir.

Ils disparaissent au loin, au fond du champ.

Au milieu d'un fleuve en plan général, ils marchent face à nous, main dans la main, de l'eau jusqu'à mi-mollet. Elle tient le chien en peluche, lui, l'album. Au fond, une colline, et un pont au-dessus du fleuve. Début musique. Ils passent devant nous (panoramique gauche) et continuent de dos dans le cours du fleuve. Puis ils remontent sur la berge qui forme une sorte de plage.

Photo 12 page 83

Dans un sous-bois très sombre de verdure, parsemé de taches de soleil, ils se lèvent du pied d'un arbre où ils s'étaient allongés, (plan d'ensemble) et descendent en courant le creux d'un petit vallon boisé. Panoramique pour les suivre. Ils passent devant nous, traversent une route et continuent à dévaler la pente dos à nous. Ils se perdent dans le sous-bois.

Plan d'ensemble sur un chemin en bord de champ, devant une forêt. Au premier plan, quelques épis de maïs. Ils arrivent face à nous. Elle est vêtue d'un pantalon en tissu écossais rouge, d'une veste et d'une casquette de parachutiste. Sous la veste, elle porte un pull rouge. Lui est en bras de chemise et porte à la main sa veste et l'album. Ils descendent face à nous au creux d'un fossé. Elle cueille au passage un coquelicot. Panoramique gauche. Ils s'éloignent de dos en contrebas au milieu des arbres. Fin musique.

FERDINAND (off). Comme des apparences...
 MARIANNE (off). En un miroir.

Tableau de Van Gogh « Café la nuit ».

FERDINAND (off). J'ai vu le café où Van Gogh, un soir terrible, a décidé de se couper l'oreille.
 MARIANNE (off). Compère, vous mentez. Compère, qu'as-tu vu ? (21)
 FERDINAND (off). J'ai vu...

Station-service - extérieur jour

Au pied d'une pompe à essence Total, en plan rapproché, Marianne et Ferdinand sont assis au soleil, face à nous. Elle fume, il porte un chapeau de feutre mou ; il lit l'album des Pieds-Nickelés. Coups de klaxon. Marianne regarde à gauche hors champ.

MARIANNE (joyeuse). Regarde, Pierrot ! une Ford Galaxie !
 FERDINAND (il regarde). Je m'appelle Ferdinand. Oui, c'est une 62.
 MARIANNE. Montre que tu es un homme !

FERDINAND. Attends, je termine. (il lit.) « Après avoir bouffé pas mal de kilomètres, ils arrivèrent en vue du désert de Bahionda qu'ils devaient traverser avant d'atteindre Khartoum. « Zut ! ça manque d'ombrage ! maugréaient les Pieds-Nickelés en s'aventurant dans cette plaine de sable sous un soleil de feu... On s'rait bien mieux à l'ombre d'une demi-brune sans faux col et bien tassé ! » (22).

MARIANNE. Décide-toi, sinon je fais ça toute seule.

FERDINAND (refermant l'album). Bon, allons-y Alonzo !

Plan d'ensemble de la station-service (23). Ils se lèvent et se dirigent vers la gauche. Elle le suit et le rattrape en sautant et dansant. Il la retient et la fait passer derrière lui. Coups de klaxon. Début musique. Panoramique pour les suivre. Ils passent à côté d'une voiture américaine décapotée. Fin musique.

Plan moyen sur l'enfilade de la station. A droite, la route en amorce, à gauche l'arrière de la voiture qui s'arrête. Ferdinand, suivi de Marianne, passe derrière la voiture (panoramique gauche). La voiture grimpe sur le pont de vidange. Marianne se dissimule à l'arrière. Ferdinand la contourne et passe devant. Le conducteur sort, retire sa veste, ouvre la porte à sa compagne qui sort.

HOMME. Un petit graissage, s'il vous plaît ! Où sont les lavabos ? (à sa compagne.) Allez, viens Mimi, on va faire pipi.

Ferdinand continue le tour de la voiture, ouvre la porte du conducteur et fait entrer discrètement Marianne qui se faufile derrière le siège avant. Arrive un mécanicien qui enclenche la montée du pont. Brève musique.

FERDINAND. Dis donc, petit, ça te plairait une voiture comme ça, hein ? Ben, t'en auras jamais. (il jette la bande dessinée sur le siège avant, claque la portière et passe derrière la voiture qui s'élève lentement (reprise musique.) Il guette de part et d'autre, (fin musique) fait pivoter la voiture pour qu'elle présente son avant vers la route.) Marianne ! la veste ! (elle la lui donne ; il se dirige vers le mécanicien.) Dis donc, petit, ça te plairait de gagner dix mille francs ? Hein ? Tiens !

Il lui donne un billet et termine de faire pivoter la voiture pendant qu'elle redescend. Début musique. Marianne passe à l'avant de la voiture, il s'installe au volant. Fin musique. Sitôt que la voiture touche le sol, il démarre face à nous et tourne pour s'engager dos à nous sur la route en faisant crisser les pneus. (Panoramique droite).

Photo 13 page 87

FERDINAND (off). Le paysage s'éleva lentement...

MARIANNE (off). Des siècles et des siècles s'enfuirent dans le lointain comme des orages...

Campagne - extérieur jour

Du bout de quelques virages d'une petite route parmi les arbres, arrive la Ford face à nous. La radio de bord tonitruue. La voiture s'engage à droite dans un petit chemin de terre (panoramique) et s'immobilise dos à nous.

FERDINAND. Allez ! tu risques rien pendant que je fais la manœuvre ! (Marianne, dans une nouvelle robe rose vif saute en marche par-dessus la portière. La voiture fait une marche arrière. Marianne la suit et sort des affaires qu'elle cache dans les fourrés.) Hé !... Les Pieds-Nickelés !

La voiture manœuvre, revient sur la route dos à nous. Marianne remonte en marche.

MARIANNE. Dépêche-toi !

La voiture s'éloigne et disparaît.

Flash sur un petit port au bord de la mer. Devant des maisons, sur un terrain sablonneux, une 403 break de la police passe vers la gauche en actionnant une sirène stridente et un feu jaune tournant. Insert sur une enseigne lumineuse dont on voit trois lettres blanches VIE qui clignotent sur fond noir. Fin sirène de police.

(21) Allusion à une chanson populaire.

(22) Extraits des pages 152 et 153 de « La Bande des Pieds Nickelés », déjà cité.

(23) La station s'appelle : GARAGE DES MALGRES.

Ford - jour

Plan rapproché sur Ferdinand au volant rouge de la Ford capitonée rouge et blanc. A côté, Marianne a le visage caché par le journal « Var-Nice - Matin ». Derrière eux défile un paysage de Côte d'Azur. Il porte un tee-shirt noir et son feutre mou.

FERDINAND. Alors ?

MARIANNE. Rien de spécial ! Ils l'ont interrogée ; elle a dit qu'elle nous avait vus tout nus ensemble dans mon lit. Tu vois, ... tu me traitais de menteuse.

Elle baisse le journal, et le regarde.

FERDINAND. Y a rien d'autre ?

MARIANNE. Dis donc, elle t'intéresse encore drôlement, ta femme.

Flash sur des scènes du début, dans l'antichambre quand ils se rencontrent pendant la surprise-party quand il voit sa femme se faire embrasser - quand celle-ci lui lance sa chemise après le bain.

SA FEMME (off). Il ne s'est rien passé. Je ne comprends pas. Il est devenu fou.

Retour sur eux. Ils traversent un village.

FERDINAND. Ah ! dès qu'on plaque une femme, elle commence à dire qu'on ne tourne pas rond.

MARIANNE. Oh ! Les hommes, c'est kif-kif !

FERDINAND. C'est vrai. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi, je commence à sentir l'odeur de la mort.

MARIANNE (elle met en marche la radio). Tu la regrettes. Allez, dis-le, dis-le !

FERDINAND. Oh ! arrête ! Tu m'énerves. Non... l'odeur de la mort dans le paysage, les arbres, les visages de femmes, les autos...

MARIANNE. Tu sais qu'on va être salement emmerdés, sans argent ? On peut même pas aller jusqu'en Italie.

FERDINAND. Ben, y a qu'à s'arrêter n'importe où. (contre-champ : on les voit de dos sur fond de paysage provençal ensoleillé.) Y aura qu'à s'arrêter n'importe où.

MARIANNE. Et qu'est-ce qu'on fera toute la journée ? (elle met ses mains sur sa nuque.) Non, il faut d'abord retrouver mon frère. Il nous donnera plein de fric, (elle s'étire avec enthousiasme) et puis ensuite on se trouvera un chouette hôtel chic et on rigolera.

La radio continue à jouer une musique classique vive.

FERDINAND (il se tourne vers nous). Vous voyez : elle pense qu'à rigoler !

MARIANNE (regardant autour d'elle). A qui tu parles ?

FERDINAND. Au spectateur !

Elle sourit.

MARIANNE. Tu vois, je te l'avais dit : tu le regrettes déjà. Tu es fou d'avoir fait ça.

FERDINAND. Non, je suis amoureux.

MARIANNE (elle pose sa main sur la nuque de Ferdinand). C'est la même chose. (elle l'embrasse tendrement sur la joue.) Moi, j'ai décidé de plus jamais tomber amoureuse. (elle lui caresse la nuque.) Je trouve ça dégoûtant.

Ils arrivent dans un petit port.

FERDINAND. Allez, dis pas ça ! (contre-champ : on les voit de nouveau à travers le pare-brise.) Allez, dis pas ça ! (elle pose sa tête sur l'épaule de Ferdinand.) Y a dix minutes, je voyais la mort partout, maintenant c'est le contraire. Regarde... La mer, les vagues, le ciel... Ah ! La vie est peut-être triste, mais elle est toujours belle, parce que je me sens libre. On peut faire ce qu'on veut,

quand on veut. Regarde... (il joue avec le volant, lui donnant des impulsions pour faire rouler la voiture en zig-zag.) A droite, à gauche, à gauche, à droite.

MARIANNE. Lui, ben c'est un vrai petit con... (elle montre du doigt la route face à eux.) Il roule sur une ligne droite : il est forcé de la suivre jusqu'au bout.

FERDINAND. Quoi ? Regarde... (il braque le volant à gauche. Plan général d'une plage de sable sur laquelle la Ford s'engage à toute allure en quittant la route (panoramique gauche) jusqu'à la mer où elle pénètre au milieu d'une grande gerbe d'eau. Fin musique. La voiture flotte. Il se lèvent pour en sortir. Off.) Chapitre huit.

Nuages sur un ciel bleu.

MARIANNE (off). Une saison en enfer.

FERDINAND (off). L'amour est à réinventer.

MARIANNE (off). La vraie vie est ailleurs. Des siècles et des siècles s'enfuient dans le lointain comme des orages.

FERDINAND (off). Je la tins contre moi, et je me mis à pleurer.

MARIANNE (off). C'était le premier... C'était le seul rêve.

Retour au plan précédent. Ils marchent dans l'eau en s'éloignant de la voiture qui flotte. Ferdinand porte une grosse valise sur la tête, et Marianne de même une valise blanche et son chien en peluche. Ils sortent du champ sur la gauche. On reste un moment dans le silence sur la voiture dans l'eau.

Insert sur l'enseigne au néon RIVIERA clignotant sur fond noir. RI est bleu, VIE est blanc, et RA rouge.

FERDINAND (off). Alors, tu viens ?

Plan moyen large sur Ferdinand au bord de la plage, assis sur une souche d'arbre cachée par la valise en tissu écossais rouge. Il lit les Pieds-Nickelés.

MARIANNE (off). Oui. (elle apparaît à gauche, portant la valise, et faisant tourner son chien par la queue.) Où on va ?

FERDINAND (off). Dans l'île mystérieuse, comme les Enfants du Capitaine Grant.

MARIANNE (elle passe devant lui ; off). Et qu'est-ce qu'on fera ?

FERDINAND (il se lève pour la rejoindre, off). Rien. On existera.

MARIANNE (off). Oh, la la !... Ça va pas être marrant.

Panoramique pour les suivre.

FERDINAND (off). C'est la vie ! (ils sortent sur la droite. Plongée sur l'ombre de Ferdinand au soleil à la lisière des vagues au bord de la plage, suivie de celle de Marianne. On voit passer le bas de leurs jambes de gauche à droite. Travelling latéral droite pour suivre dans le sable mouillé leurs empreintes que des vagues viennent effacer. Off.) Non, pas du tout. Heureusement que j'aime pas les épinards, sans ça j'en mangerais. Or, je peux pas les supporter. Et avec toi, c'est pareil, sauf que c'est le contraire. Y avait un film comme ça avec Michel Simon... (24)

MARIANNE (off). ...

FERDINAND (off). ...

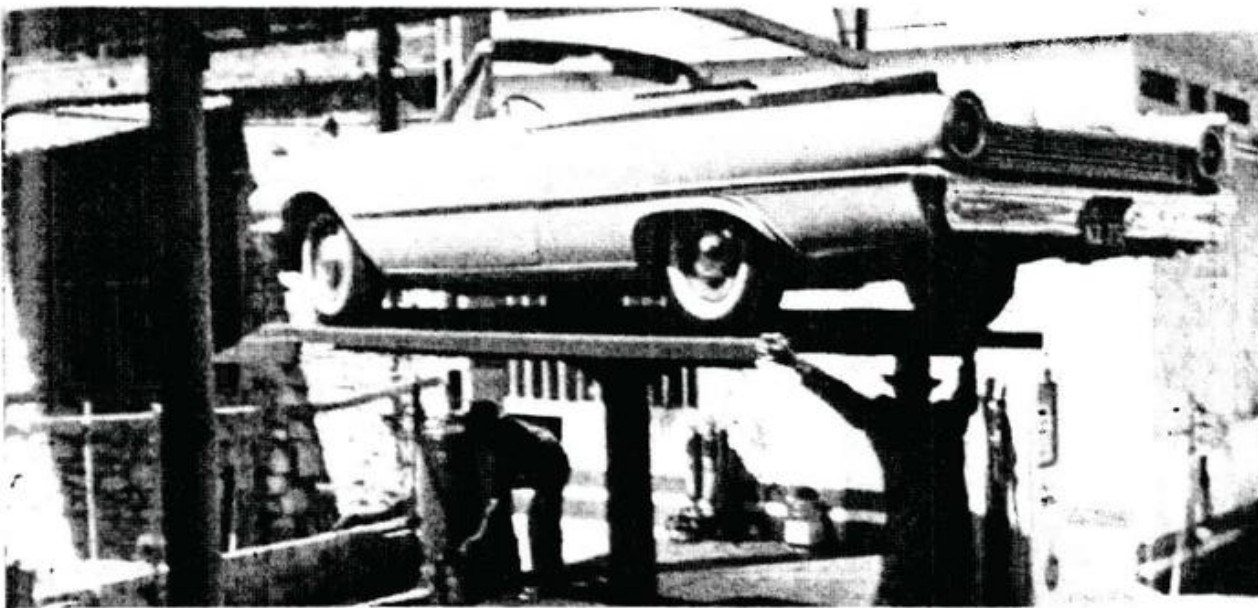
Contreplongée sur la silhouette d'un pin maritime entre les branches duquel brille le soleil. La lumière s'assombrit progressivement.

MARIANNE (off). De toutes façons, tu m'as dit qu'on verrait à la fin du voyage.

FERDINAND (off). Oui. Le Voyage au Bout de la Nuit. (25)

(24) La fin de cette réplique et les suivantes, étaient inaudibles dans les copies visionnées.

(25) Allusion à l'œuvre de Céline. Fin de la deuxième bobine d'environ 530 mètres en 35 mm.



13 (page 85).

Ferdinand. Dis donc, petit, ça te plairait une voiture comme ça, hein ?...



14 (page 86).

Jean-Paul Belmondo, Anna Karina.

Ferdinand (aux spectateurs). Vous voyez : elle pense qu'à rigoler !



15 (page 86).

Ferdinand conduit la voiture dans la mer...

Plage - extérieur nuit

Plongée en plan moyen sur Marianne et Ferdinand allongés sur une plage de gravier au centre de l'écran. Ils sont recroquevillés l'un contre l'autre non loin du bord de l'eau. L'image est très sombre. On aperçoit un reflet de la lune sur l'eau, et l'on entend faiblement des cigales. Ils se relèvent à demi, enlacés.

MARIANNE. On la voit bien, la lune, hein ?

FERDINAND. Je vois rien de spécial.

MARIANNE. Si, moi, je vois un type. C'est peut-être Léonov, ou cet Américain, là, White ?*

FERDINAND. Oui, je le vois aussi, mais c'est ni un Popof, ni un neveu de l'Oncle Sam. Je vais te dire qui c'est.

MARIANNE. Qui c'est ?

FERDINAND. C'est le seul habitant de la lune. Tu sais ce qu'il est en train de faire ? Il est en train de se barrer à toute vitesse.

MARIANNE. Pourquoi ?

FERDINAND. Regarde...

MARIANNE. Pourquoi ?

Contrechamp sur la lune.

FERDINAND (off). Parce qu'il en a marre. Quand il a vu débarquer Léonov, il est heureux. Tu parles : enfin quelqu'un à qui parler, depuis des éternités qu'il était le seul habitant de la lune. Mais Léonov a essayé de lui faire entrer de force les œuvres complètes de Lénine dans la tête. Alors dès que White a débarqué à son tour, il s'est réfugié chez l'Américain. Mais il n'avait même pas eu le temps de dire bonjour, que l'autre lui fourrait une bouteille de Coca-Cola dans la gueule, en le forçant à dire merci d'avance. Alors il en a marre. Il laisse les Américains et les Russes se tirer dessus, et il s'en va.

MARIANNE (off). Où il va ?

Début musique.

FERDINAND (off). Ici. (retour sur eux en plan rapproché-plongée.) Parce qu'il trouve que t'es belle. Il t'admire. (la tête de Marianne repose sur ses hanches. Il lui caresse l'épaule.) Je trouve que tes jambes (il lui embrasse l'épaule) et ta poitrine sont émouvantes.

Les yeux fermés, elle se blottit contre lui.

MARIANNE (doucement). Baise-moi.

Plage - jour

Long panoramique ascendant sur une traînée de reflets sur la mer, depuis la rive, jusqu'au soleil brillant parmi quelques nuages. Légère plongée en plan d'ensemble sur une plage de sable. Pendant le dialogue off, on voit successivement apparaître quatre jambes qui se dégagent du sable, puis quatre bras et deux têtes. Ils sont à plat ventre, côte à côte, enfouis nus dans le sable.

MARIANNE (off). Chapitre sept...

Fin musique.

FERDINAND (off). Un poète qui s'appelle révoluer...

MARIANNE (off). Robert Browning...

FERDINAND (off). Pour échapper...

MARIANNE (off). Jamais...

FERDINAND (off). Bien almé...

MARIANNE (off). Tant que je serai moi...

FERDINAND (off). Et que tu seras toi...

MARIANNE (off). Aussi longtemps que nous vivrons ensemble tous les deux...

FERDINAND (off). Moi qui t'aime...

MARIANNE (off). Et toi qui me repousses...

FERDINAND (off). Tant que l'un voudra fuir...

MARIANNE (off). Cela ressemble trop à la fatalité.

Ils s'embrassent.

Falaise - jour

Au bord d'une falaise au-dessus de l'eau, légère plongée en plan américain sur Ferdinand assis dans un fauteuil d'osier de trois-quart dos, face à la mer. Il porte une chemise à rayures verticales bleues rouges et blanches, et un pantalon blanc. Un perroquet multicolore est perché sur son épaule ; autour de lui, des arbustes provençaux ; un oiseau chante. Il écrit sur un cahier posé sur ses genoux. Il lève les yeux, et sourit. Contrechamp sur son regard : Marianne, sur le bord de la plage en plan moyen large, vêtue d'une robe souple sans manches à rayures horizontales rouges et blanches, monte sur une grosse souche d'arbre en brandissant un poisson planté au bout d'un bâton. Elle continue son chemin vers la gauche. Retour sur Ferdinand qui continue à écrire. Insert de son journal sur papier écolier. Il écrit.

« Mardi, j'ai décidé d'écrire mon journal. Quel est l'être vivant qui, face à la nature, ne croit la force de le décrire par le langage... »

.....
Ferdinand à côté d'une masure, en plan américain, au milieu des plantes d'un petit jardin, termine de mettre au point un arc, et lance une flèche vers la gauche. Seul un chant d'oiseau trouble le silence paisible. Retour en légère plongée sur Marianne, les pieds dans l'eau, portant sur son épaule le bâton avec le poisson. Elle sort sur la gauche. Insert sur le journal de Ferdinand.

« Nous vivons de chasse et de pêche. Mardi - Rien. Vendredi My girl Friday ».

Campagne - jour

Devant une maison au milieu de la campagne, plan d'ensemble sur un tracteur conduit par Ferdinand qui arrive face à nous. Il tracte une longue remorque, plate au bout de laquelle est assise Marianne, un poste à transistor à la main. Elle chante. Sa voix est presque couverte par le moteur du tracteur et la radio qui tonitruie de la musique. Panoramique droite pour les suivre. Marianne se lève et marche jusqu'à l'avant de la remorque où elle se rassied. Ils disparaissent à droite derrière un arbre. Insert sur le journal. La main de Ferdinand complète son texte écrit en noir par les deux derniers mots écrits en rouge :

« Sentiment du corps. Les yeux : paysages humains. La bouche : onomatopées qui finissent par devenir langage... tréprise ...a ... visages ...saierai ... jour de ...ire cette ...trange réalité : réussite, échec. Le langage poétique surgit des ...uine » (26).

Mer - jour

Plan général sur la mer. A l'horizon, on aperçoit des collines. Au premier plan surgissent de l'eau les têtes de Marianne et Ferdinand. Insert sur le journal de Ferdinand. Il écrit en rouge :

« Vendredi - ... écrivain choisit d'en app... ... liberté des autres h... »

* Allusion aux premiers cosmonautes, le premier russe, l'autre américain.

(26) Début et fin de certains mots coupés par les bords de l'image.

Falaise - jour

Plan d'ensemble d'un arbre mort déraciné. Sur une branche, Ferdinand est assis face à nous, écrivant son journal sur ses genoux.

D'un fourré sombre surgit Marianne, à gauche. Elle se dirige vers lui, une pile de livres dans les bras.

FERDINAND. T'as mes bouquins ?

MARIANNE. Pas tout. Mais je t'ai trouvé ça d'occasion. L'écrivain a le même nom que toi.

Elle lui tend le livre. (27).

FERDINAND. Ah ! Ferdinand !...

MARIANNE. Tu connaissais ?

Il ouvre le livre, se lève, et, debout sur la branche, déclame.

FERDINAND (lisant). « Je suis de feu !... Je suis lumière !... Je suis miracle !... (il marche le long de la branche, puis du tronc. Un panoramique droite pour le suivre découvre derrière lui le ciel bleu et la mer.) Je n'entends plus rien !... Je m'élève !... (il prend son élan et grimpe sur la masse de terre soulevée dans les racines.) Je passe dans les airs !... Ah ! c'est trop !... J'ai vu le bonheur devant moi... émotion surnaturelle !... » (il saute à terre (suite du panoramique) et tombe sur le chemin devant Marianne, qui croque une pomme, un pain sous le bras. Elle s'arrête (début musique). Il tourne autour d'elle, le livre à la main. Lisant.) « Et puis je ne sais plus rien !... J'avance un petit peu les mains... (il lève la main vers elle, et la caresse.) J'ose... vers la droite !... je touche, j'effleure les cheveux de ma fée !... (il lui caresse les cheveux.) de la merveille adorée... Virginia !... »

Marianne, qui s'est prêtée au jeu avec indifférence, semble s'impatienter. Elle regarde la couverture du livre.

MARIANNE (ironique). « Guignol's Band » !... Tu viens ?

Elle s'en va de dos. Il la suit et continue à déclamer. On les reprend en plan d'ensemble arrivant sur un sentier au milieu des fourrés. Travelling latéral pour les suivre. La caméra passe devant eux, puis, un panoramique à droite les suit de dos se dirigeant vers une table et un banc de bois adossés au mur de leur maison.

En fond, la mer. Il continue à lire :

FERDINAND. « Parfait bonheur !... Ah ! je me trouvais en émerveillement si intense que je n'osais plus remuer... ému... heureux jusqu'aux larmes... (sans l'écouter, elle pose ses affaires sur la table et pénètre à droite dans la maison par une porte-fenêtre aux volets rouges. Il s'assied entre le perroquet qui crie et un fennec apprivoisé sur la table.) transi de bonheur... Je palpète... palpète... (elle ressort, portant deux assiettes et une bouteille, les dispose sur la table avec quelques couverts.) que le cœur gonfle... je brûle... je suis flamme aussi !... je suis dans l'espace !... je m'accroche à Virginia... »

MARIANNE. Tiens, donne-moi ton bouquin. (elle lui prend le livre et s'assied ; lisant avec conviction.) « Vous m'aviez promis la Chine ! Le Thibet ! Monsieur Sosthène ! Les îles de la Sonde !... Les plantes merveilleuses et magiques ! Où que c'est tout ça ?... Hein ? (il ouvre la bouteille de bière, et boit ; elle taquine le museau du fennec.) Cham ! Cham ! Cham ! Tapatam ! Je le prenais à ses mensonges !... »

Il lève le bras vers le perroquet, qui crie. Gros plan

sur le perroquet, perché la tête en bas à un morceau de bois. Il se relève pour affronter le couteau tendu par Ferdinand. Gros plan du fennec, de face, qui se couche sur la table.

FERDINAND (off). On est quel jour ?

MARIANNE (off). Vendredi.

FERDINAND (off). Tu ne me quitteras jamais ?

MARIANNE (off). Mais non, bien sûr.

Gros plan sur le visage de Marianne de trois quart face, les yeux baissés, l'air tristement soumise.

FERDINAND (off). Bien sûr.

MARIANNE (elle le regarde, hors champ à gauche). Oui, bien sûr. (elle baisse les yeux, nous regarde, et, après un silence, se tourne vers lui, et reprend.) Oui, bien sûr.

Inset sur le journal de Ferdinand. Il écrit :

« Chaque tableau, chaque livre présentent... totalité de l'être à la liberté... spectateur. Jeudi - La poésie, c'est qui perd gagne et... c'est ... »

Plage - extérieur jour

Plan d'ensemble sur Marianne marchant vers nous, les pieds dans l'eau, et, l'air désœuvrée, s'approche en lançant des cailloux dans l'eau à droite. A gauche, une falaise abrupte ; au fond, un cap s'avance dans la mer.

MARIANNE (désabusée). Qu'est-ce que je peux faire ?... Je sais pas quoi faire... Qu'est-ce que je peux faire ?... Je sais pas quoi faire... Qu'est-ce que je peux faire ?... Je sais pas quoi faire...

Panoramique à droite pour la suivre. Elle passe devant nous et arrive au niveau d'un petit embarcadere accroché à un rocher, sur lequel Ferdinand, assis, le perroquet sur ses genoux, relit son journal à haute voix. Elle sort sur la droite, puis revient s'asseoir sur le rocher à côté de lui.

FERDINAND. Silence ! J'écris. (lisant.) « Tu comprends, c'est de ça qu'il s'agit. Tu m'attends, je ne suis pas là. J'arrive, j'entre dans la pièce ; pour toi je n'existe vraiment qu'à partir de là. Or, avant, j'existais, je pensais, je souffrais, peut-être. Voilà ce dont il s'agit : te montrer toi, vivante, pensant à moi, et me voir en même temps, moi, vivant par cela même ». (il la regarde.) Je souligne. (il joint le geste à la parole. Elle appuie sa tête sur l'épaule de Ferdinand. Inset sur son journal : « ... dire, faire de... pensée, un objectif... ». (off.) Tu penses plus à ton frère et à cette histoire de trafic d'armes ?

MARIANNE (off). Non.

Plan rapproché sur eux, assis, devant la mer. Le perroquet est sur les genoux de Ferdinand à gauche, qui se tourne vers elle.

FERDINAND. Pourquoi t'as l'air triste ?

MARIANNE (ils se regardent). Parce que tu me parles avec des mots et moi, je te regarde avec des sentiments.

FERDINAND. Avec toi, on peut pas avoir de conversation. T'as jamais d'idées, toujours des sentiments.

MARIANNE (sèche). Mais c'est pas vrai ! Y a des idées dans les sentiments.

FERDINAND. Bon. On va essayer d'avoir une conversation sérieuse. Tu vas me dire ce que tu aimes, ce que tu as envie, et la même chose pour moi. Alors, vas-y, commence.

MARIANNE. Les fleurs, les animaux (elle caresse le perroquet), le bleu du ciel, le bruit de la musique... Je sais pas, moi... Tout ! Et toi ?

FERDINAND. Euh... L'ambition, (elle cesse de caresser

(27) Il s'agit de *Guignol's Band*. Il : « Le pont de Londres » de Louis-Ferdinand Céline (édit. Gallimard). Les passages lus sont tirés du début du livre.

le perroquet. Il le caresse à son tour l'espoir, le mouvement des choses, les accidents,... je... je... quoi encore ? Je sais pas, moi... Enfin, tout !

On les reprend face à nous en plan d'ensemble. Elle descend du ponton. Panoramique droite pour la suivre sur la plage, de dos.

MARIANNE. Tu vois, j'avais raison y a cinq ans : *(elle se retourne vers lui)* tu me comprends jamais. *(elle continue son chemin et s'éloigne, les pieds dans l'eau ; il la regarde.)* Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faire... Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faire... Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faire... Je sais pas quoi faire...

Début musique. Il reprend son journal. Insert sur ce qu'il écrit :

« L'érotisme, il est possible de... il est l'approbation de la vie jus... .. ns la mort *(il raye ce mot.)* Dimanche a... elle a ouvert les... ensuite... .. ai... les... Lundi... part ça, je lis beaucoup ».

Insert sur une couverture de la série noire : visage d'homme les yeux baissés devant un visage de femme blafard qui le regarde fixement (Titre : ...SPIONN... en rouge sur fond noir.) Insert sur une photographie d'un visage de jeune garçon en noir et blanc. Insert sur un dessin sur fond blanc représentant un visage de femme aux lèvres et aux cheveux rouges, avec une inscription en lettres noires : MORT. Fin musique.

Environs de la maison - jour

Légère plongée en gros plan sur Ferdinand, adossé au mur de la maison. Il relève la tête vers Marianne, hors champ à droite. Il imite Michel Simon, avec la voix proche de celle du comédien comme de celle de François Mauriac.

MARIANNE (off). Ça va, le vieux ?

FERDINAND. Ça va ! *(il se tourne vers le spectateur, même jeu.)* J'ai trouvé une idée de roman. Ne plus décrire la vie des gens, mais seulement la vie, la vie toute seule ; ce qu'il y a entre les gens, l'espace, le son et les couleurs. Je voudrais arriver à ça. Joyce a essayé, mais on doit pouvoir *(il se reprend)* pouvoir faire mieux.

Plan moyen sur eux. Marianne arrive près de lui et lui lance quelques livres.

MARIANNE. Voilà tes livres !

FERDINAND *(il les ramasse)*. ... (28) C'est pas ceux là. - Il en manque un. Je t'ai dit cinq.

Elle s'assied à côté de lui, près du perroquet.

MARIANNE. Je me suis acheté un petit 45 tours, regarde !

Elle lui montre un 45 tours de Richard Anthony. Il le prend.

FERDINAND. Je t'ai dit : un disque tous les cinquante livres. *(il le jette loin devant lui vers la droite.)* La musique après la littérature !

Elle s'en va à droite vers la porte rouge, se retourne vers lui, déçue, et baisse les yeux.

MARIANNE. Ecoute, si ça te plaît pas, moi aussi... *(gros plan sur Ferdinand qui se frotte l'œil et relève la tête, puis sur Marianne. Elle lui parle hors champ à gauche, en colère, au bord des larmes. Agressive.)* Mon tout petit ! C'est le même prix. Prix : uniprix, monoprix ! *(un silence.)* Moi aussi, je sais faire des alexandrins, du con !

FERDINAND *(doucement, off)*. Qu'est-ce qu'il y a, Marianne ?

MARIANNE *(criant)*. Y a que j'en ai marre ! J'en ai marre de la mer, du soleil, du sable, et puis de ces boîtes de conserve, c'est tout. J'en ai marre de toujours porter la même robe ! Je veux partir d'ici ! Je veux vivre, moi.

FERDINAND (off). Qu'est-ce que je t'ai fait ?

MARIANNE. Je sais pas. Je veux partir. De toute façon, j'ai jeté l'argent qui nous restait pour l'hiver.

FERDINAND (off). Où ça ?

On les reprend en plan moyen devant la maison.

MARIANNE *(elle hurle)*. Dans la mer, du con ! *(le perroquet crie. Elle prend les livres sur la table et les jette rageusement hors champ à droite. On entend des cigales.)* Tiens !

Elle sort à droite. Il se lève, allume calmement une cigarette et la suit panoramique.

FERDINAND. Mais tu es folle, Marianne ! *(il la rejoint et lui met la main sur l'épaule.)* En tout cas, si tu veux qu'on parte d'ici, il nous faut un peu d'argent.

Elle se retourne vers lui et le gifle. Il repart vers la gauche. Elle boude. On le suit (panoramique) qui monte sur une butte derrière la mesure.

MARIANNE (off). Y a plein de touristes qui viennent dans les bateaux ! Y a qu'à les dévaliser ! Allez viens, Pierrot !

FERDINAND *(il se retourne)*. Je m'appelle Ferdinand.

Il monte sur le toit (panoramique droite) et redescend de l'autre côté. Il saute à terre à droite de la mesure et roule par terre.*

MARIANNE (off). Allez, viens ! c'est fini le roman avec Jules Verne. Maintenant on recommence comme avant, un roman policier avec des voitures, des révolvers, des boîtes de nuit ! Allez, viens !

Il se relève, court pour la rejoindre, face à nous.

FERDINAND. Mais attends-moi, Marianne ! Il existe vraiment ton frère ?

Il passe devant nous (panoramique droite), dévale une dune et la rejoint sur la plage. Ils s'en vont, dos à nous, vers le petit ponton.

MARIANNE. C'est drôle, hein ? Tu ne me crois jamais !

Forêt - jour

Légère contreplongée sur des feuillages d'automne. La caméra descend et découvre, en plan moyen large, Marianne et Ferdinand qui avancent face à nous parmi les taillis. Ils arrivent devant nous et tournent à gauche (panoramique). Elle tient son chien-sac et fait de l'équilibre sur un tronc d'arbre abattu. Il est préoccupé par son journal.

MARIANNE. Ecoute, si on trouve Fred, il nous donnerait du fric. Pourquoi on partirait pas à Miami Beach ? Hein ? Au fond, tu es un lâche, hein ?

FERDINAND. Non. Le courage consiste à rester chez soi, près de la nature, et ne tient aucun compte de nos désastres.

MARIANNE. Tu te dépêches ? Le bateau avec les touristes repart.

Il s'assied sur le tronc.

FERDINAND. Eh, attends ! J'ai une idée.

MARIANNE *(résignée)*. Voilà !

FERDINAND. Donne-moi ton rouge !

MARIANNE *(elle le lui donne)*. Voilà !... J'en ai marre !

FERDINAND *(écrivant ce qu'il dit)*. Au fond, la seule chose intéressante, c'est le chemin que prennent les êtres. Le tragique, c'est qu'une fois qu'on sait où ils vont, qui ils sont, tout reste encore mystérieux.

Photo 18 page 91

(28) Début de réplique difficilement audible.

- sentiment du corps
 les yeux = paysages
 la bouche
 humains ←
 onomatopées qui finit



16 (page 88).
 Le journal de Ferdinand.

17 (page 89).
 Jean-Paul Belmondo, Anna Karina.
 Marianne (lisant). « Vous m'aviez promis la
 Chine !... Le Thibet !... Monsieur Sosthène !
 Les îles de la Sonde !



18 (page 90).
 Jean-Paul Belmondo.
 Ferdinand (imitant Michel Simon). J'ai trouvé
 une idée de roman...

MARIANNE (*ironique*). Comme une odeur des eucalyptus !

FERDINAND (*méprisant*). Eucalyptus, c'est ça.

MARIANNE. Tu parles, Charles !

FERDINAND (*continuant*). Et la vie, c'est ce mystère jamais résolu.

MARIANNE (*elle s'éloigne parmi les arbres*). Tu te grouilles, Paul, non ?

FERDINAND (*il se lève*). Ta gueule, Virginie !

Il la suit.

Insert sur le journal de Ferdinand :

« Samedi. Nous sommes des morts en permission. Et les arbres ??? ».

Bruit de cigales. Panoramique gauche sur eux, courant parmi les arbres en plan général. Insert sur le journal :

« Samedi. 5 p.m. Pour gagner un peu d'argent, on dessinait, devant les touristes, le portrait des champions de la liberté ».

La main de Ferdinand trace une flèche partant du mot « touristes », au bout de laquelle il inscrit « esclaves modernes ». Bruit d'avion.

Bord de mer - jour

Légère plongée en plan moyen sur une jetée de bois, sur laquelle Marianne, assise à gauche, et Ferdinand, debout à droite dessinent les visages de Mao-Tsé-Toung et Fidel Castro, avec des craies de couleurs. Entre les deux effigies, ils ont inscrit VIVE FIDEL et VIVE MAO.

MARIN (*off*). Hey, what are you doing there ? Hey, you...

MARIANNE (*off*). Ah zut ! Des Amerloques !

Plan rapproché sur un groupe de touristes qui lisent des illustrés de petit format (« Scotch », « Gerald Norton »...). L'un, coiffé d'une casquette de marin, semble s'intéresser à eux.

FERDINAND (*off*). Ça fait rien, on va changer de politique. Bon, ben y a qu'à...

MARIANNE (*off*). Quoi ?

FERDINAND (*off*). On va leur jouer une petite pièce de théâtre. Ils donneront peut-être des dollars.

MARIANNE (*off*). Oui, mais quoi ?

FERDINAND (*off*). Je sais pas, moi. Un truc qui leur fait plaisir.

MARIANNE (*off*). Je sais, la guerre du Viet-Nam !

Gros plan sur la main de Ferdinand, vue de dessus, mimant un avion à l'aide d'une latte de bois passée entre ses doigts. Il tient une poignée d'allumettes enflammées sous sa main comme des bombes. Il les lâche sur l'eau au fond de laquelle on aperçoit des cailloux. L'écran s'enflamme. Même manège vu de profil sur fond de ciel. Bruits réels de bombardements. Gros plan du marin américain, heureux, mâchant du chewing-gum. Il applaudit. Ecran de flamme. Le feu s'éteint sur l'eau. Plan rapproché sur Ferdinand, vêtu en officier de marine américain. Adossé à des rochers, il allume une cigarette. On entend Marianne qui imite, par onomatopées, la sonorité du langage vietnamien.

FERDINAND (*singeant les manières américaines*). Sure... (*une bombe éclate*.) Oh, yeah, yeah ! (*il débouche avec les dents une bouteille de whisky et crache le bouchon*.) Oh ! New York. (*il boit une rasade*.) Oh yeah ! Hollywood. Yeah, communist (*il pointe un revolver face à nous*.) Yeah. (*gros plan sur Marianne, maquillée et déguisée en Vietnamiennne. On entend des bombes qui explosent par intervalles. Elle imite la langue vietnamienne et semble se mettre*

très en colère. Insert en noir sur fond jaune : « le neveu de l'oncle Sam contre la nièce de l'oncle Ho ». Off.) Sure, oh, yeah ! (les tirs et bombardements s'estompent. Ferdinand, en plan américain, assis de profil dans un fauteuil de jardin devant une table, se sert un verre de whisky, le boit, se lève brusquement en le reposant et fait volte-face en sortant un pistolet face à Marianne qui surgit d'un buisson à gauche, les mains en l'air. Elle laisse tomber une arme, qu'il saisit au vol. Ils se disputent.) Oh yeah ! yeah ! yeah !

Retour sur le visage du marin qui rit.

MARIN. Ho ! Hé ! Il like that... Hé, that's damn good ! that's good... It's terrific !

Ferdinand et Marianne, face à face au coin d'une terrasse, rugissent et se hurlent à la figure. Insert sur le dessin de la gueule d'un tigre (29), sur fond de hurlements. Insert sur les deux lettres, en rouge sur fond blanc, SS du mot ESSO. Off, un tir de mitrailleuse.

Ferdinand, devant des arbres, escalade face à nous le muret de la terrasse et saute au bas du mur (panoramique) entre deux marins assis en plan rapproché. Il tend la main.

FERDINAND. Un peu de fric pour les artistes !

MARIN (*il lui donne un billet*). Hé ! You know that did my heart good, fellow !

FERDINAND. Merde ! Un dollar !

Marianne, venant de la gauche, passe derrière eux (panoramique) puis derrière un officier de marine qui compte une liasse de billets dont elle s'empare.

MARIANNE. T'en fais pas, Pierrot !

FERDINAND. A bas Johnson !

L'OFFICIER (*ahuri, rugissant*). Eh ! What are you doing there...

Retour sur l'eau enflammée qui s'éteint. Off, cris des touristes.

MARIN (*off*). Hé ! you communists !

MARIANNE (*off*). Vive Kennedy !

Gros plans sur les dessins de la jetée. Les mains de Marianne en haut de l'écran, ramassent son chien en peluche.

Plan d'ensemble sur une colline de palmiers. En amorce au premier plan, un camion et un bateau. Du fond de l'écran, Marianne et Ferdinand arrivent en courant, passent à gauche devant un groupe de maisons provençales crépies en couleur ocre, et croisent une rangée de chaises longues (panoramique). Marianne porte à présent une robe rouge décolletée, et lui une veste noire et un pantalon blanc. Les cris des touristes s'estompent.

FERDINAND. Ça y est, je les ai semés. Allez, viens, on rentre !

MARIANNE. Non, écoute ! Moi, je vais danser.

Elle fait demi-tour.

FERDINAND (*il la suit, et la tire par le bras*). Oh, non ! Allez, viens ! on ira demain. (*off*.) Chapitre suivant. Désespoir...

MARIANNE (*elle s'arrête*). Non, je reste ici.

FERDINAND. Bon, ben je rentre tout seul. (*il sort sur la gauche. Off*.) ... Espoir...

MARIANNE. Oui, c'est ça !

Elle s'assied.

FERDINAND (*off*). La recherche du temps disparu.

(29) Il s'agit du tigre, label à l'époque de la publicité des stations. Service ESSO.

Marianne (légère plongée en gros plan) s'adresse au spectateur.

MARIANNE. On m'a dit que de l'autre côté, il y avait un dancing. Moi, je vais aller danser. Tant pis si on se fera tuer. Ils nous retrouveront ? Et alors ? Mardi, je voulais m'acheter un tourne-disques. Je n'ai même pas pu parce qu'il s'achète des livres. Au fond, je m'en fiche, mais ça, il le comprend même pas. Je m'en fiche, des livres, des disques, je m'en fiche de tout, même de l'argent. Ce que je veux, moi, c'est vivre. *(ils marchent dans une pinède. Off.)* Mais ça il le comprendra jamais. Vivre !

Pinède - jour

Plan d'ensemble sur eux, allant vers le bord de mer, à gauche, parmi les pins. Début musique. Panoramique-travelling pour les suivre. Il porte un complet blanc. Elle s'arrête pour regarder sa main et essaye de la montrer à Ferdinand. (plan moyen large). Les mains dans les poches, il y reste indifférent.

MARIANNE. Moi, j'ai une toute petite ligne de chance ! *(elle chante.)* Moi, j'ai une toute petite ligne de chance / Si peu de chance dans la main / Ça me fait peur du lendemain / *(elle se met à danser autour de lui.)* Ma ligne de chance, ma ligne de chance, / Dis-moi chéri, qu'est-ce que t'en penses ?

Ils passent entre les arbres (travelling latéral).

FERDINAND *(chantonnant)*. Oh ! Ce que j'en pense, quelle importance ? / C'est fou ce que j'aime ta ligne de hanche ! / Ta ligne de hanche...

Il l'embrasse.

MARIANNE *(chantant)*. Ma ligne de chance...

Il s'accroupit auprès d'elle, serrant ses hanches dans son bras.

FERDINAND. J'aime la caresser de mes mains. Ta ligne de hanche...

Il embrasse sa hanche ; elle le fait rouler par terre.

MARIANNE *(chantant)*. Ma ligne de chance...

FERDINAND *(il se relève et lui donne un coup de pied aux fesses)*. C'est une fleur dans mon jardin.

Ils partent en courant vers la mer, l'un derrière l'autre, dos à nous. On les reprend en contrechamp en plan moyen. Il sort sur la gauche. Elle s'arrête, regarde sa main, et marche doucement vers la gauche (panoramique).

MARIANNE *(chantant)*. Mais regarde ma petite ligne de chance / Mais regarde ma petite ligne de chance / Regarde ce tout petit destin / Si petit au creux de la main / *(elle se met à danser.)* Ma ligne de chance, ma ligne de chance / Dis-moi chéri qu'est-ce que t'en penses ?

Il surgit derrière elle, et la prend dans ses bras.

FERDINAND. Ce que j'en pense ? Quelle importance ? / Tais-toi, et donne-moi ta main. *(il la prend par la main.)* / Ta ligne de hanche...

Ils dansent.

MARIANNE *(chantant)*. Ma ligne de chance.

FERDINAND. C'est un oiseau dans le matin. Ta ligne de hanche...

MARIANNE *(chantant)*. Ma ligne de chance.

FERDINAND. L'oiseau frivole de nos destins.

Ils repartent en dansant (travelling panoramique) (30). Plan d'ensemble sur des arbres abattus en lièze de la forêt. Marianne s'assied sur un tronc à

gauche, et Ferdinand grimpe sur le tronc d'un arbre et fait de l'équilibre jusqu'au-dessus d'elle (panoramique).

MARIANNE *(chantant)*. Quand même une si petite ligne de chance ! / Quand même une si petite ligne de chance ! Une si petite ligne, c'est moins que rien. A peine un petit point dans la main. *(elle se met à danser.)* Ma ligne de chance, ma ligne de chance / Dis-moi chéri qu'est-ce que t'en penses ?

FERDINAND *(il saute à terre)*. Ce que j'en pense ? *(il court vers elle. Suite panoramique.)* Quelle importance ? *(il danse avec elle.)* Je suis fou de joie tous les matins. Ta ligne de hanche...

MARIANNE *(chantant)*. Ma ligne de chance.

FERDINAND. Un oiseau chante dans mes mains. Ta ligne...

Panoramique vers la cime des arbres.

MARIANNE *(chantant, off)*. ... de hanche.

FERDINAND *(off)*. Ma ligne...

MARIANNE *(chantant, off)*. ... de chance.

Ferdinand, (immobile en plan rapproché) parmi des roseaux qui ne laissent voir que sa tête, s'adresse au spectateur en détachant les mots par petits fragments.

FERDINAND. Peut-être — que je rêve — debout. — Elle me fait — penser — à la musique. — Son visage. — On est — arrivé — à l'époque — des hommes doubles. — On n'a plus besoin de miroir — pour parler — tout seul. — Quand — Marianne dit — « Il fait beau », — à quoi elle pense ? — D'elle — je n'ai — que cette apparence — disant : — « Il fait beau » — Rien d'autre. — A quoi bon — expliquer — ça ? — Nous sommes — faits — de rêves — et — les rêves — sont faits — de nous. — Il fait beau — mon amour — dans les rêves — les mots — et la mort. — Il fait beau — mon amour. — Il fait beau — dans la vie.

Rivière - jour

Plan d'ensemble sur un paysage de rivière bordée d'arbres. Du fond de l'écran, une barque suivant le fil de l'eau vient face à nous. On entend des chants d'oiseaux et le bruit d'un moteur qui s'amplifie. Panoramique droite pour suivre la barque (dessus bleu, extérieur blanc, intérieur rouge) qui passe devant nous, conduite par un homme. Assis à l'avant, Marianne et Ferdinand ont l'air en froid. Ils passent devant une rangée de bateaux accostés à un petit port. On les reprend en plan rapproché. Ferdinand fume, de dos à gauche. Marianne, de profil, son chien en peluche à la main, se maquille avec un rouge à lèvres et un petit miroir. (légère contre-plongée).

FERDINAND. Tu sais à quoi je pense ?

MARIANNE. Je m'en fous !

FERDINAND *(agacé)*. Enfin, écoute, Marianne, on ne va pas recommencer !

MARIANNE *(sèchement)*. Je t'ai dit de me laisser tranquille ! D'ailleurs, je ne recommence pas, je continue.

VOIX *(off)*. Eh !

Elle regarde hors champ à droite et semble soucieuse.

MARIANNE. Oh, merde !

FERDINAND. Quoi ?

Sur la berge, face à Marianne, une femme vêtue d'un tee-shirt rayé blanc et bleu, et d'un pantalon blanc, suivie d'un petit homme (31) de la taille d'un

(30) Fin de la troisième bobine de 550 mètres environ en 35 mm.

(31) Il s'agit du chef des gangsters nain déjà aperçu en début de film (épisode parking).

enfant, vêtu d'un costume strict et sombre. Il gesticule en direction de l'écran. Travelling latéral gauche pour les suivre.

GANGSTER. Hep ! Eh, du bateau !

Ils se mettent à courir, longeant la berge.

MARIANNE (off). Merde ! merde ! merde ! merde ! merde !

Retour en gros plan sur Marianne. Elle se tourne vers Ferdinand en amorçe. (légère contreplongée).

FERDINAND. Qu'est-ce qui se passe ?

MARIANNE. Tu sais ce que tu devrais écrire comme roman ?

FERDINAND. Non, quoi ?

MARIANNE. Quelqu'un qui se promène dans Paris, et tout d'un coup, il voit la mort. Alors, il part tout de suite dans le Midi pour éviter de la rencontrer, parce qu'il trouve que ce n'est pas encore son heure.

FERDINAND. Et alors ?

Ils passent sous un pont.

MARIANNE. Et alors, il roule toute la nuit à toute vitesse, et en arrivant le matin au bord de la mer, il rentre dans un camion, et il meurt, juste au moment où il croyait que la mort avait perdu sa trace.

Fin du bruit de moteur.

Port - extérieur jour

Plan d'ensemble sur un petit port provençal garni de pins et de palmiers. Entre de nombreux bateaux de plaisance amarrés, le petit canot, à droite, se dirige vers nous. Il vient se ranger entre deux bateaux, en plan moyen, face à nous. Marianne s'est levée.

MARIANNE. Allez ! on se dépêche !

FERDINAND. Oh ! on a le temps, quoi, bordel !

Ils sautent sur le bateau d'à côté (panoramique gauche). Ferdinand se retourne et lance son salaire au marin, puis la suit. (off, chants d'oiseaux).

MARIANNE. Non, non, j'ai peur. *(ils passent sur le bateau suivant, montent sur la berge, passent de part et d'autre d'un arbuste touffu (suite du panoramique). On entend des bruits de talkie-walkie. Elle se retourne.)* Reste-là.

Elle arrive (suite du panoramique) auprès d'une voiture de sport décapotée rouge sur laquelle sont assis la femme et le petit gangster qui porte un talkie-walkie à l'oreille, avec lequel il est en conversation. Il s'interrompt.

GANGSTER. Vous voyez qu'on se retrouve dans la vie.

MARIANNE. Qu'est-ce que vous voulez ? *(il reprend sa conversation.)* Je reviens dans cinq minutes.

Elle revient vers Ferdinand et l'entraîne vers la droite (panoramique.) Ils tournent autour de la caméra en plan rapproché.

FERDINAND. Mais tu veux que je lui casse la gueule, si tu veux.

MARIANNE. Non, non, je vais lui raconter des salades, pour s'en débarrasser. Il faut que je sache où est Fred, Pierrot !

FERDINAND. Je m'appelle Ferdinand. Okay, okay !

MARIANNE. Okay, mon beau ! *(ils passent devant un panneau en blanc sur fond rouge « DANGER DE MORT », et se séparent. Le petit gangster entre sur la droite et s'éloigne avec Marianne. Ferdinand passe devant la femme et la voiture rouge et s'éloigne dos à nous (fin du panoramique droite de 360°) vers un dancing. La femme le suit de loin. Elle*

chant. Très loin, off.) Pierrot, Pierrot, je n'aime que toi (32).

Insert sur le journal de Ferdinand. (off, chants d'oiseaux) :

« L'érotisme, en ce sens, trahit... nostalgie d'une continuité da... que dément notre séparation e... didivus distincts le désir de... a aussi partie liée avec la... et le meurtre ».

Il raye « a aussi partie ».

Dancing - intérieur jour

La terrasse fermée est encombrée de tables rondes et de chaises de bistrot. Derrière une série de fenêtres, en plan moyen large, Ferdinand, de l'extérieur, en ouvre une et saute dans la salle. Panoramique gauche pour le suivre devant une Mercédès noire curieusement garée dans la salle, puis il arrive au comptoir. La femme sort d'un couloir et se dirige vers le juke-box.

FERDINAND. Deux demis !

SERVEUSE. Deux ?

FERDINAND. Oui, c'comme ça, quand j'en aurai bu un, il m'en restera la moitié !

Il se dirige vers une table près de la Mercédès pour y prendre un journal, et s'installe à une autre table, pendant que la femme met en marche le juke-box et se met à danser un twist. La serveuse apporte deux demis sur la table de Ferdinand. Un client en pull-over rouge quitte le comptoir, passe derrière Ferdinand, lui met la main sur l'épaule, et s'assied face à lui.

CLIENT. Vous rappelez-vous de moi ? L'année dernière, à Fontainebleau, vous aviez été chez moi. Je vous ai prêté cent mille francs.

FERDINAND (semblant le reconnaître). Ah !

Travelling avant pour serrer le cadre.

CLIENT. Vous avez couché avec ma femme.

FERDINAND. Oui, c'est exact !

CLIENT. Alors, vous êtes dans le Midi ?

FERDINAND. Oui, je suis sur la Côte.

CLIENT. Ça va ?

FERDINAND. Ça va !

CLIENT. Ciao !

Il se lève et s'en va. Ferdinand boit sa bière. Travelling arrière. La musique devient plus forte et couvre le dialogue suivant :

SERVEUSE (off). Monsieur Griffon ?

FERDINAND (se tournant vers elle hors champ à gauche). Oui ?

SERVEUSE (off). On vous demande au téléphone.

Il pose son journal et se dirige vers le téléphone, sur le comptoir (panoramique). Il écoute. Les lumières s'éteignent dans le dancing.

FERDINAND. Je m'appelle Ferdinand. C'est moi.

Appartement - intérieur jour

Dans l'appartement des gangsters, Marianne est assise en plan américain au bas de l'écran dans un fauteuil rouge. Les murs de la pièce sont blancs, et portent des affiches de Picasso. Derrière elle, une porte vitrée fermée. Elle téléphone.

MARIANNE. J'ai la trouille. Ils sont complètement fous, tu sais. Et je te jure que c'est pas une blague.

(32) Réplique difficilement audible.



19 (page 92).

Jean-Paul Belmondo, Anna Karina.

Ferdinand. Le neveu de l'oncle Sam contre la nièce de l'oncle Ho.



20 (page 94).

Christa Nell, Jimmy Karoubi, Anna Karina.

Gangster. Vous voyez qu'on se retrouve dans la vie.

21 (page 96).

Jimmy Karoubi.

La main de Ferdinand retire les ciseaux plantés dans la nuque du gangster.

Ferdinand (off). Belle et grande mort pour un petit homme !



Interrompue par le son du talkie-walkie, elle racroche brutalement. Le petit gangster ouvre la porte, et entre, buvant au goulot une grande bouteille de Coca-Cola. Elle se saisit d'un journal et fait mine de le lire, pendant qu'il ferme la porte. Il lui donne une tape amicale sur la tête et se précipite à gauche vers le talkie-walkie posé sur un fauteuil rouge devant une machine à écrire. Il le prend et dialogue dans une langue incompréhensible, pose la bouteille sur une table basse, sort une feuille de la machine à écrire, la lit, et repasse derrière Marianne qui la lui arrache des mains. Il la reprend et sort sur la droite.

GANGSTER (off). Si vous ne me dites pas où vous avez mis l'argent, vous allez voir ! (elle le regarde hors-champ. Il entre dans une autre pièce (plan américain) et ferme le talkie-walkie. Des images érotiques sont affichées au mur. Il se penche par la porte pour parler à Marianne.) On vous fera passer l'électricité comme pendant la guerre d'Algérie. (il soulève des documents dans une caisse, et sort une série d'armes automatiques.) Ou alors, comme au Viet-Nam, on vous déshabillera, et on vous mettra dans une baignoire pleine de napalm. (doucement.) On y foutra le feu.

Dancing - extérieur jour

Plan d'ensemble sur le « Bar-Dancing de la Marquise » duquel Ferdinand sort en courant, puis se faufile à gauche dans un chantier (panoramique).

MARIANNE (off). Non, tout de suite, je te demande. Tu me baiseras (33) quand tu voudras. Je serai de nouveau très gentille avec toi.

Ferdinand traverse en courant le bout d'une petite rue bordée de villas et donnant sur la mer (plan d'ensemble).

Appartement des gangsters - intérieur jour

Gros plan sur Marianne, l'air craintive et méfiante, qui téléphone.

MARIANNE. Alors viens vite.

Légère plongée sur une plage de sable, en plan moyen large, sur laquelle, entre les arbres, viennent mourir les vagues. Ferdinand court de gauche à droite au bord de l'eau. Violent zoom arrière. Début musique. Second zoom arrière violent. Ferdinand disparaît derrière les arbres. Troisième zoom arrière, lent, et panoramique lent à gauche pour découvrir la mer, une baie, et un paysage de petit port méditerranéen en plan général.

Le panoramique découvre un balcon auquel est appuyée Marianne, en plan rapproché face au paysage. Elle tape nerveusement sur la rambarde avec une grande paire de ciseaux. Derrière elle apparaît la tête du petit gangster qui arme un revolver. Elle se retourne et coupe les pointes de ses cheveux, puis, tandis qu'il la met en joue, elle recommence son manège sur la rambarde.

Rues - extérieur jour

Plan d'ensemble sur un quai à côté d'une villa blanche. Ferdinand la contourne en courant, passe derrière un massif de fleurs (fin musique ; on entend des chants d'oiseaux), ralentit l'allure, repart en criant « hep » (panoramique gauche), et disparaît. Reprise musique.

Appartement des gangsters - intérieur/ extérieur jour

Plan rapproché du petit gangster, vêtu d'un costume strict et d'une cravate, brandissant de gauche à droite face à l'écran un revolver grossi par un effet de grand angle. Flash sur un immeuble moderne en contreplongée, tout en hauteur. Plan rapproché de Marianne entre deux affiches de Picasso, brandissant de droite à gauche une paire de ciseaux grossie par un effet de grand angle. Elle fait mine de découper quelque chose. Plan moyen d'un escalier d'immeuble aux murs blancs et rampe bleue. Ferdinand à l'entresol entre dans l'ascenseur (fin musique), tandis que deux hommes vêtus de costumes bruns pénètrent à sa suite dans l'immeuble. L'un d'eux lance des appels dans un talkie-walkie à son oreille. Ils passent devant l'ascenseur au moment où il démarre.

GANGSTER. On monte à pinces !

Ils montent. Plan moyen sur le fauteuil rouge d'où téléphonait Marianne. Ferdinand entre dans la pièce, se baisse pour prendre, sur la table basse, à côté de la machine à écrire, la robe rouge de Marianne. En amorce, à droite, on aperçoit les jambes d'un homme étendu à terre. Travelling arrière. Il déploie la robe et la laisse tomber sur la machine à écrire. Panoramique pour découvrir à droite le petit homme allongé par terre, une paire de ciseaux dans la nuque, baignant dans son sang. Ferdinand s'agenouille, tête le dos du cadavre, et saisit la paire de ciseaux. Gros plan sur la tête du petit homme, les yeux ouverts.

FERDINAND (off). Belle et grande mort pour un petit homme !

La main de Ferdinand essaye de dégager la paire de ciseaux. Le petit homme cligne des yeux et râle. Retour au plan moyen. Ferdinand sort la paire de ciseaux et se relève. Il l'essuie avec la robe de Marianne qu'il soulève du bout du pied. Derrière lui, apparaît silencieusement le grand gangster qui replie son talkie-walkie et vient ramasser par les pieds son petit chef. Ferdinand se retourne. Le gangster dépose sur le dos le cadavre sur un fauteuil, et vient se poster devant la porte par où Ferdinand voulait s'échapper. Ferdinand recule, dos à nous, et se retourne. Contrejour sur le balcon donnant sur la mer. Ferdinand se dirige vers la porte-fenêtre où la silhouette de l'autre gangster vient se découper.

GANGSTER. Qu'est-ce que vous faites là, mon ami ?

FERDINAND. J'ai entendu du bruit. J'habite en dessous.

Il revient vers nous.

GANGSTER. Tape-lui dessus ! (contrechamp sur le grand gangster qui s'avance face à nous d'un air très menaçant jusqu'en gros plan. Il lève soudainement sa main tendue près de sa tête, et l'abaisse lentement vers nous. Plan rapproché de Ferdinand, de profil, entre deux affiches de Picasso, prêt à encaisser le coup. Gros plan de l'affiche de Picasso, une femme blanche de profil, sur fond bleu. Off.) On va lui faire ton truc... (on entend un grand fracas et deux hurlements de Ferdinand. Même affiche, la tête en bas. Off.) Tu vois gamin, on est les plus forts. (hurlement de Ferdinand. Gros plan de l'autre affiche de Picasso, visage d'une femme bleue, coiffée d'anglaises, sur fond blanc. Off.) Qu'est-ce que vous avez fait de l'argent de la 404 ? (intérieur de la salle aux armes.) C'est ça, dans la salle de bains ! (de l'intérieur de la pièce aux armes, on voit passer devant la porte Ferdinand solidement tenu par le grand gangster. L'autre entre et vient vers nous (panoramique droite), ouvre la fenêtre donnant sur un paysage de collines.) Le truc qu'on t'a appris

(33) Réplique difficilement audible, car énoncée très vite et à voix très basse.

au corps expéditionnaire. *(il passe sur le balcon, regarde sa montre, fait un signe de ses cinq doigts vers le bas de l'immeuble et rentre dans la pièce.)* Dis donc, faudra pas oublier d'aller voir le yacht.

Panoramique inverse. Le grand gangster apparaît dans l'encadrement de la porte.

GRAND GANGSTER. Dis donc, y a pas de linge.

GANGSTER. T'as qu'à prendre la robe de la petite pute. *(il prend un revolver dans la caisse, l'arme, et sort vers la salle de bains. Off.)* Ne l'étrangle pas ! Simplement contre le visage pour que l'air ne passe pas quand y aura de l'eau. *(le grand gangster repasse avec la robe de Marianne. Gros plan de Ferdinand, en chemise à rayures, face à nous, assis dans la baignoire de la salle de bains carrelée de blanc. Sur la droite, un revolver le menace. Off.)* Je vais vous faciliter les choses, mon vieux. Je vais vous dire tout ce que je sais. Après, je vous poserai une question et je veux une réponse franche et sans détours. *(deux mains lui couvrent la tête de la robe et la nouent derrière sa nuque.)* Je sais qui vous êtes. Vous vous appelez Ferdinand Griffon. Vous étiez avec Marianne quand elle a poignardé notre ami Donovan, et vous, vous vous êtes tiré avec cinquante mille dollars qui m'appartiennent.

FERDINAND *(d'un air de défi)*. Ploum ploum tralala.

Le grand gangster met la douchette en marche et commence à asperger la tête de Ferdinand recouverte de la robe rouge.

GANGSTER *(off)*. Personnellement, je n'ai rien contre vous. Je suis à peu près sûr que c'est Marianne qui vous a entraîné dans cette histoire, et ça, ça vous regarde. *(Ferdinand suffoque et se débat ; on lui retire la robe.)* Comme je vous le disais, vous ne m'intéressez pas spécialement. Elle, si, et il me la faut. Vous allez me dire exactement où je peux la trouver, elle et l'argent. C'est votre dernière chance : ou vous me le dites maintenant, ou on vous corrige à mort.

FERDINAND *(le visage ruisselant, l'air idiot)*. Ploum ploum tralala. *(on lui remet la robe. Nouvelle douche. Il suffoque et se débat. On lui retire la robe. Trempé, il crache l'eau qu'il a avalée, et avoue.)* Dancing de la Marquise.

GANGSTER *(off)*. Ou bien c'est la vérité, ou bien c'est faux. De toute façon, il a l'air tellement con qu'il dira rien d'autre. On va aller voir.

FERDINAND. Dancing de la Marquise.

GANGSTER *(off)*. On va aller voir.

Ils sortent.

Insert sur le journal de Ferdinand :

« ... dans l'appartement. Il pouvait... qu'elle se soit affolée. Jeudi. ... j'étais normal, je me mettrais... haïr, mais je n'ai jamais compté sur la loyauté de Marianne ».

Voie ferrée - extérieur jour

Plan général sur une pinède en bord de rivière. Ferdinand, en costume bleu pâle, marche au soleil (panoramique droite), s'arrête et s'assied en tailleur sur une voie ferrée.

FERDINAND *(off)*. Ah ! quelles terribles cinq heures du soir ! Le sang, je ne veux pas le voir. Ah ! quelles terribles cinq heures du soir ! Le sang, je ne veux pas le voir. Le sang, je ne veux pas le voir. Ah ! quelles terribles cinq heures du soir ! Ah ! (34).

Après un silence, on entend un sifflement de train et un bruit de train s'amplifiant. Il se relève à demi et quitte la voie ferrée à l'instant où une énorme locomotive à vapeur entre sur la droite. Le train passe ; Ferdinand s'éloigne dos à nous.

Port de Toulon - extérieur jour

Contreplongée sur un mât de bateau portant deux drapeaux français. Panoramique pour découvrir un port de plaisance et quelques bâtiments de guerre, puis des débris flottant au bord d'un quai où Ferdinand, assis par terre, adossé à un petit mur face à nous, lit « France-soir ». (34 bis).

MARIANNE *(off)*. On retrouve Ferdinand qui débarque à la gare de...

FERDINAND *(off)*. Toulon.

MARIANNE *(off)*. On le voit qui flâne dans les rues et sur le port. Il habite...

FERDINAND *(off)*. Au « Little Palace Hotel ».

MARIANNE *(off)*. Il cherche...

FERDINAND *(off)*. Marianne...

MARIANNE *(off)*. Et ne la trouve pas. Les jours passent. L'après-midi, Ferdinand dort quelquefois dans les cinémas permanents. Il continue à écrire son journal...

FERDINAND *(off)*. Car les mots au milieu des ténèbres ont un étrange pouvoir d'éclairement...

Flash sur Ferdinand de profil (en plan rapproché qui allume une cigarette devant une affiche portant en très grosses lettres blanches sur fond rouge S.O.S. Il regarde vers nous. Dessin du visage de Rimbaud entouré des voyelles O,U,I).

MARIANNE *(off)*. ... de la chose qu'ils nomment. En effet...

FERDINAND *(off)*. ... même si elle est compromise dans l'horizon quotidien...

MARIANNE *(off)*. Le langage souvent veut la pureté.

Insert sur le journal de Ferdinand :

« Marianne... Ariane mer... âme amer... arme ».

Début musique de film d'actualités.

Salle de cinéma - intérieur jour

Devant un marin, et derrière un autre spectateur, Ferdinand semble dormir, les jambes passées sur le siège de devant. Dans la poche de sa veste, posée à côté de lui, on aperçoit un livre (35). Tous les fauteuils de la salle sont rouges. Ferdinand ouvre les yeux.

JOURNALISTE *(off)*. Au Viet-Nam, la base de Da-Nang, qui est l'un des principaux bastions stratégiques des Etats-Unis, a été attaquée par le Vietcong. Le raid éclair a détruit treize appareils au sol. Dans la jungle, pour la première fois, *(contrechamp sur ce que voit Ferdinand : actualités de guerre, des soldats américains qui débarquent, des fusillades)* des soldats américains ont été engagés aux côtés des forces sud-vietnamiennes et australiennes, pour tenter de réduire le maquis vietcong. *(retour sur Ferdinand, qui sort le livre de sa poche, et se met à lire.)* Malgré cette extension du conflit, et l'échec de la mission de la paix du Commonwealth, Monsieur Harold Wilson s'est déclaré prêt à intervenir en vue d'éventuelles négociations.

(34 bis). On aperçoit en titres : Nouveau bac à partir de 1966, propose Fouchet et ... se fait sauter à la dynamite à Longwy.

(35) Il s'agit de l'« Histoire de l'Art. L'Art moderne » tome II. d'Elie FAURE (édité de Poche 1964) qui fait suite à l'extrait du tome I qui lisait Ferdinand dans son bain en début de film.

(34) Ces phrases sont tirées du poème « Llanto por Ignacio Sánchez Mejías » de Federico García Lorca (écrit en 1935).

FERDINAND. Tu peux parler !... On est recherchés pour meurtre. Tu sais ce que c'est qu'un meurtre ?

MARIANNE (*elle sort son rouge à lèvres de son sac*). Mais oui, je sais ce que c'est. Et alors ? Ça te fait peur ? (*un silence*.) Réponds, quoi !

Elle se maquille.

FERDINAND. Je te regarde, je t'écoute... Mais c'est pas ça qu'il y a d'important !

MARIANNE. Ah, merci !

FERDINAND. Non, je veux dire à ce moment précis. D'ailleurs, il est déjà passé. Tu sais, je ne sais pas, euh... La couleur du ciel bleu, les rapports entre toi et moi.

MARIANNE. Je comprends pas.

FERDINAND. Je voudrais que le temps s'arrête. Tu vois, je pose ma main sur ton genou. (*il le fait*.) C'est merveilleux, en soi. C'est ça, la vie : l'espace, les sentiments... Au lieu de ça, je vais te suivre, continuer notre histoire pleine de bruit et de fureur. (*elle se lève et sort sur la droite*.) Mais remarque, ça m'est égal.

Il la suit du regard.

MARIANNE (*off*). Tu viens ? Fred nous attend.

FERDINAND. Okay, j'ai rien dit. Allons-y, Alonzo.

Il se lève et court derrière elle (panoramique) le long de la jetée. Reprise musique.

Environs du port - extérieur jour

Plan d'ensemble d'un parking d'où l'on aperçoit un bâtiment de guerre. Ils arrivent en courant face à nous et se précipitent (panoramique gauche) sur une Alfa-Roméo bleue décapotée au pied d'un panneau de stationnement interdit. Marianne s'installe au volant, et Ferdinand à côté d'elle.

FERDINAND. La police est quand même pas si con ! Y a longtemps qu'on devrait être en prison.

MARIANNE. Non, c'est eux les plus forts. Ils laissent les gens se détruire eux-mêmes.

Les portières claquent. Le moteur vrombit. Ils démarrent face à nous. La musique s'amplifie. Panoramique gauche pour les voir disparaître de dos entre les maisons. Insert sur une enseigne clignotante au néon « CINEMA » en bleu, blanc et rouge sur fond noir. Plan d'ensemble sur l'entrée d'un quai. Devant une petite baraque, à côté de la grille, un homme est assis, son chien auprès de lui. Derrière lui, un panneau porte l'inscription « Vive le Pape » (en lettres bleues), ces deux derniers mots rayés par une surimpression en lettres rouges du mot « Dieu ». A travers la grille, on aperçoit l'Alfa-Roméo qui arrive de la route et tourne pour s'engager sur le quai. Coups de klaxon. L'homme va ouvrir la grille. Klaxon insistant. Panoramique droit pour les suivre. Ils ralentissent un instant devant nous pour passer sur un obstacle.

FERDINAND. Pourquoi tu fais des choses comme ça ?

MARIANNE. Puisque je te dis que c'est pas moi qui l'ai tué ! Ça regarde Fred et pas nous.

Ils continuent vers un embarcadere face au port de Toulon. Fin musique. Ils sortent de la voiture garée au milieu de ferrailles. Ils s'engagent dans un chantier. Le quai semble servir d'entrepôt. On les reprend en plan moyen large. Marianne porte un tee-shirt blanc et une casquette blanche. Elle tient son tricot rouge sur son épaule.

FERDINAND. C'est drôle d'être en vie après tous ces morts qu'on a vu défilé.

MARIANNE. Oh, oui, c'est drôle ! Ho, ho, ho, ho !

Ils se séparent, Marianne passe à gauche sous une poutrelle, et Ferdinand part dos à nous.

FERDINAND. On dirait un décor de « Pépé le Moko » !*

On reprend Marianne, en plan américain, qui court vers la droite et arrive jusqu'à un petit yacht (panoramique).

MARIANNE. Qui ?

Pendant qu'elle monte, Ferdinand entre dans le champ à droite.

FERDINAND. « Pépé le Moko » !

Elle se dirige vers la proue.

MARIANNE. Qui est-ce ?

Il saute dans la cabine.

FERDINAND. Décidément, tu connais rien !

Elle revient vers la cabine et tape sur la vitre pour faire signe au conducteur de partir.

MARIANNE. Et toi, finalement, tu sais ce que tu es ?

FERDINAND. Moi ? Je suis un homme sexuel.

Le moteur se met à ronfler. Elle s'assied à l'arrière du bateau, au pied d'un drapeau français, en faisant flotter au vent son tricot rouge.

MARIANNE. C'est ça ! Moi, je sais ce que tu es, mais toi, tu ne le sais pas.

Le bateau quitte le quai et s'en va, dos à nous.

FERDINAND (*debout à l'arrière, il semble parler au spectateur*). C'est vrai ! Je suis un vaste point d'interrogation face à l'horizon méditerranéen !

MARIANNE (*criant*). ... (37).

Début musique. Le bateau se dirige vers le centre de la rade, et passe à côté de parcs à moules, pendant que la caméra fait un lent panoramique à droite pour découvrir la rade.

Journal de Ferdinand, sur papier bleu :

« Leur vérité, leur vérité... indépendant de nous, en... notre logique et de no... en sait quelque chose ? »

Bateau - extérieur jour

Fin musique. Gros plan sur Marianne, assise à l'arrière du bateau. Derrière elle, on voit les remous de l'hélice et le drapeau qui flotte au vent. De temps en temps, elle joue avec ses mèches de cheveux, ou se tourne vers Ferdinand, hors champ à droite. Le ronronnement du moteur se mêle à sa voix.

FERDINAND (*off*). Et tes parents, ils vivent toujours ?

MARIANNE. Oui, ils ne se sont jamais quittés. Ils ont failli se séparer une fois : Papa allait faire un voyage. Je ne sais plus où... Enfin, un tout petit voyage. Ils n'avaient pas assez d'argent pour s'acheter deux places. Maman l'a accompagné jusqu'à l'autocar, puis ils se sont regardés. Elle, depuis en bas ; lui, depuis la fenêtre. Et au moment où l'autocar démarrait, Papa est descendu à toute vitesse. Il voulait pas quitter ma mère. Mais, pendant qu'il descendait par la porte de devant, elle, elle est montée par la porte de derrière. Elle voulait pas quitter mon père. Finalement, Papa a renoncé à son voyage.

FERDINAND (*off*). Qu'est-ce que tu faisais, quand tu travaillais dans un ascenseur ?

MARIANNE. Oh, rien ! Je regardais le visage des gens.

FERDINAND (*off*). C'était où ?

MARIANNE. Aux Galeries Lafayette. (*un silence*.) Pourquoi toutes ces questions ?

FERDINAND (*off*). J'essaie de savoir qui t'es exactement. J'ai jamais su, même il y a cinq ans.

* Film français de 1937 réalisé par Julien Duvivier se déroulant dans la casbah d'Alger. Interprètes principaux : Jean Gabin, Mireille Balin, Marcel Dalio, Saturnin Fabre, Charpin.

(37) Cette réplique est couverte par le bruit du moteur et la musique qui commence.

MARIANNE. Oh, moi, je suis très sentimentale, c'est tout. Faut être rudement con pour trouver ça mystérieux.

FERDINAND (off). Et ton frère, qu'est-ce qu'il fait exactement ?...

MARIANNE. Oh !

FERDINAND (off). Je sais jamais si tu racontes des histoires ou pas.

MARIANNE. Mon frère, oh ! tu sais...

FERDINAND (off). Mais qu'est-ce qu'il fait à Tel-Aviv ?

MARIANNE. Ben, écoute, en ce moment y a la guerre au Yémen. T'es vraiment au courant de rien, toi ! Il reçoit de l'argent du gouvernement royaliste.

FERDINAND (off). Et les autres, ils travaillent pour la Ligue Arabe ?

MARIANNE. On sait pas !... Sûrement.

FERDINAND (off). Il a vraiment une troupe de danseurs ?

MARIANNE. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

FERDINAND (off). Qu'est-ce que ça lui sert d'avoir une couverture ? Le trafic d'armes, aujourd'hui, ça se fait presque officiellement.

MARIANNE (agacée). Mais qu'est-ce que ça peut te faire ?

FERDINAND (off). Réponds !

MARIANNE. Bon ! Je vais te dire quelque chose. Dans une heure, il y a 3600 secondes. Dans un jour, ça doit faire dans les cent mille. Une vie moyenne doit faire... 250 milliards de secondes. Depuis qu'on se connaît, nous deux, on s'est vus en tout un moi. Si on additionne tout ça, ça fait que moi, je t'ai vu seulement pendant un ou deux millions de secondes, sur 250 milliards que fait ta vie. (38) C'est pas beaucoup. Alors, ça ne m'étonne pas que tu saches pas qui j'aime vraiment.

Début musique.

Plage - extérieur jour

Plongée sur un tronc d'arbre à la lisière des vagues, sur lequel est posé en gros plan, au soleil, un électrophone qui joue un 33 tours. L'ensemble est aspergé et bousculé par les vagues, dont une plus forte fait basculer le tout et arrête la musique. Une autre musique très rythmée vient enchaîner.

Plan d'ensemble sur une plage de sable au milieu des arbres. Une troupe de danseurs s'exerce au son de la musique, dirigée par un homme en costume beige sur un tee-shirt rayé bleu et blanc. Au fond, on aperçoit une Daf bleu pâle. Au premier plan, Marianne, vêtue d'un tee-shirt marqué « Mic Mac » et d'une chemise rayée blanc et rouge, venant face à nous au bord de l'eau, passe une mitraillette à un homme en chemise rouge derrière elle, et sort en gros plan sur la gauche.

La troupe s'approche de nous, en dansant, face à nous.

FRED (en cadence). 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Marianne entre à droite vêtue d'un ensemble tee-shirt et short rayés rouge et blanc et danse parmi les danseurs.

MARIANNE. 10 !

Elle se précipite vers Fred. Ils s'enlacent et s'embrassent en marchant vers la droite en plan rapproché (travelling latéral). Sans que Fred s'interrompe de diriger, ils bavardent.

FRED. Il veut bien le faire ?

MARIANNE. Oui, il fait tout ce que je veux. (accompagnant la musique.) Oh ! quel mic-mac !... (à Fred.) Tu sais, ce que tu dis...

FRED. 6, 7, 8...

MARIANNE. C'est fan-tas-ti-que !... Mic... Mac...

FRED. 1, 2, 3, 4, 5, 6.

La troupe tourne autour d'eux. Ils se retournent pour la voir repartir à gauche. Fin musique. Bruit des cigales. Journal de Ferdinand. Il écrit en rouge : « ... Air, voir clair. Quoi... e la raison, il fa... ser avec la vie ».

Pinède - extérieur jour

Légère plongée en plan d'ensemble sur un chemin de terre au milieu des pins. Une Daf bleu pâle arrive face à nous et vient s'arrêter devant Ferdinand assis au pied d'un arbre. Il se lève. L'homme à la chemise rouge, Marianne et Fred sortent de la voiture. Ferdinand serre la main de Fred. Marianne lui lance sa veste et son tricot rouge. Elle porte son pantalon bleu et le tee-shirt blanc « Mic-Mac ». Ils marchent tous deux côte à côte vers nous (panoramique à droite).

MARIANNE. Viens !

FERDINAND. Qu'est-ce que je dois faire ?

FRED. Vous ferez ce qu'on vous dira.

Il passe devant et sort à droite. Nouveau plan : ils passent entre des arbres. Marianne tourne gaiement sur elle-même et passe son bras autour des épaules de Ferdinand. (suite du panoramique).

MARIANNE. Ecoute ! Ouvre tes yeux et tes oreilles, tu verras bien. Tu te souviens de l'odeur de l'eucalyptus ?

Fred reparaît de dos à droite de l'écran. Elle se précipite pour le rejoindre.

FERDINAND (off). Avec toi, c'est toujours compliqué !

MARIANNE (off). Non, tout est simple.

FERDINAND (off). Y a trop d'événements à la fois.

Ils s'éloignent dos à nous. Fin du bruit des cigales. Plan d'ensemble sur un petit port bordé de barques de pêche.

MARIANNE (off). Non, du tout.

Début musique.

FERDINAND (off). Y a un petit port, comme dans les romans de Conrad...

Plan d'ensemble sur le yacht de Fred arrivant dans un petit port. (panoramique gauche).

MARIANNE (off). Un bateau à voile, comme dans les romans de Stevenson...

FERDINAND (off). Un ancien bordel, (une Bentley arrive dans un chemin de terre bordé d'arbres et de maisons) comme dans les romans de Faulkner...

MARIANNE (off). Un type qui est devenu milliardaire, comme dans les romans de Jack London.

Fin musique. Devant une colline boisée, on aperçoit un yacht rouge dans un bras de mer. Un homme, en plan moyen large, en tenue de capitaine, monte sur le bout d'une jetée qui porte un fanal rouge. Il vient vers nous, tiré par un petit chien blanc en laisse, et fumant une cigarette.

FERDINAND (off). Avec toi, c'est toujours compliqué.

Plan américain sur les deux gangsters de profil dans une voiture américaine décapotable blanche. Ils portent des lunettes noires. Le grand gangster est au volant. L'autre, à l'arrière, lui passe une mallette noire.

MARIANNE (off). Non, tout est simple.

(38) Marianne fait un calcul un peu sommaire : un mois dure environ 2,6 millions de secondes et 70 ans ans de vie environ 2,2 milliards.

FERDINAND (off). Y a trop d'événements à la fois.

MARIANNE (off). Non.

FERDINAND (off). Y a deux types qui m'ont cassé la figure, comme dans un roman de Raymond Chandler.

Début musique. Le gangster ouvre la mallette, inspecte les liasses de dollars et la referme. Il regarde vers nous.

MARIANNE (off). Et toi, et moi, et lui, tu vois que c'est simple.

FERDINAND (off). Je ne vois rien du tout.

MARIANNE (off). Ils veulent acheter...

FERDINAND (off). Le yacht.

MARIANNE (off). Le vieux n'est pas...

Devant la Bentley en plan américain se tiennent l'homme au chien et son chauffeur, vêtu d'un costume brun et d'un chapeau melon. Sous l'œil attentif des gangsters en amorce dans leur voiture, l'homme entre dans la Bentley ouverte par son chauffeur.

FERDINAND (off). Français.

MARIANNE (off). Mon frère encaisse...

Ferdinand se met au volant d'une Autobianchi rouge et claque la portière (plan moyen). Fred lui donne un revolver.

FERDINAND (off). L'argent.

MARIANNE (off). Les autres ne sont pas...

Retour sur la Bentley. Les gangsters s'approchent avec la mallette. Un homme leur passe par la fenêtre-avant une liasse de papiers qu'ils examinent.

FERDINAND (off). Au courant.

MARIANNE (off). Ils vont être...

FERDINAND (off). Furieux.

MARIANNE (off). Ils vont suivre Fred. On va se débarrasser d'eux.

Légère plongée en plan rapproché sur Ferdinand, qui, penché par la fenêtre de l'Autobianchi, allume une cigarette. Il porte un costume gris bleu sur une chemise rouge.

FERDINAND (off). Et après ?

MARIANNE (off). Tu feras ce qu'on t'a dit. (la musique s'amplifie. Sur une petite route, en plan d'ensemble, apparaît à gauche la Bentley qui tourne devant nous pour s'engager à gauche dans un chemin de terre. La voiture des gangsters la suit. Insert sur une enseigne lumineuse sur fond noir en trois lignes répétant plusieurs fois les mots « LAS VEGAS » qui s'allument progressivement, alternativement bleu et blanc. Fin de la musique, remplacée par un piano solo. Légère plongée sur Marianne, devant l'Alfa-Roméo bleue, camouflée derrière une souche d'arbre, et tenant un fusil à lunette. Reprise musique. Plan d'ensemble sur une pinède dans laquelle circulent la Bentley et l'Américaine entre les arbres. L'homme à la chemise rouge tient un câble et se dissimule derrière un arbre. L'Autobianchi rouge suit le mouvement. On entend deux coups de feu (fin musique) et des coups de klaxon. Au moment où la voiture des gangsters passe devant nous, l'homme à la chemise rouge lâche le câble qui libère un vaste filet qui s'abat sur la voiture, la bloquant net. L'homme détale. L'Autobianchi les dépasse pendant que les gangsters se débarrassent du filet. Gros plan sur le visage de Marianne qui a épaulé et vise dans la lunette. Contrechamp sur ce qu'elle voit. Dans une image ronde sur fond noir, barrée d'un croisillon (le point de mire), les deux gangsters se débattent dans le filet pour s'en débarrasser. Off.) Une femme peut très bien tuer plein de gens. C'est pas parce qu'elle a des seins ronds, des cuisses douces, qu'elle peut pas massacrer tout le monde, si elle

veut. Faut rester libre, faut se défendre. Regarde à Cuba, au Viet-Nam, en Israël...

Le croisillon vient s'ajuster sur l'un des deux hommes. Retour en gros plan sur Marianne. Un coup de feu claque. Elle regarde au-dessus de la lunette, face à nous, pour voir si elle a fait mouche. Elle sourit et vise à nouveau. Retour sur ce qu'elle voit. L'un des gangsters s'affale sur la porte, l'autre brandit un revolver face à nous. Second coup de feu. Il vacille et s'abat dans la voiture. Retour sur Marianne qui lève la tête et sourit.

Sur le chemin, entre les maisons où nous avons vu précédemment la Bentley : nous la retrouvons qui soulève un nuage de poussière et sort à droite après avoir croisé l'Alfa-Roméo conduite par Marianne, qui va à la rencontre de l'Autobianchi arrivant sur la gauche. Elles se croisent. Les voix se mêlent aux rugissements des moteurs.

FERDINAND (par sa fenêtre). Je t'aime !

MARIANNE. Moi aussi !

Les deux voitures font chacune le tour d'un arbre et se recroisent en s'arrêtant un instant. Marianne et Ferdinand s'embrassent. Les voitures s'éloignent chacune de leur côté dans un nuage de poussière.

Bords canal - extérieur jour

Plan d'ensemble sur un quai. Au premier plan, un petit barrage avec des vannes en bois. En amorce à droite, une maison. L'Autobianchi et la Bentley arrivent du fond de l'écran. La première tourne à droite le long du quai, passe devant la maison et fait demi-tour sur un terre-plein et repasse le long du quai devant la maison, où elle stoppe, tandis que la Bentley arrivant à gauche, freine et percute de face l'autre voiture. Des badauds regardent à gauche et aux fenêtres. Ferdinand sort. On le reprend en plan moyen, armé d'un revolver, claquant la portière. Il grimpe sur le capot de la Bentley (panoramique gauche) dont il menace les occupants. Les mains se lèvent. Il saute côté conducteur. (reprise musique). Il se penche en plan rapproché à l'intérieur de la voiture et voit sur le siège arrière le visage ensanglanté de l'homme au chien. Fred, à côté du conducteur, passe son revolver derrière celui-ci, et l'abat. Ferdinand se relève (travelling vers le haut), et prend par le toit ouvert de la voiture, la mallette noire que lui passe Fred. Il court remonter dans l'Autobianchi.

FERDINAND (off). Chapitre suivant. Désespoir. Chapitre suivant. Liberté. Amertume.

Plan d'ensemble sur une saline dont l'horizon est de travers, relevé à gauche. L'Autobianchi contourne une colline de sel, passe devant nous à toute allure (panoramique à droite) et s'éloigne dos à nous vers un village dont l'horizon est de travers, relevé à droite.

Bowling - extérieur jour

Plan d'ensemble sur la terrasse où l'Autobianchi vient se ranger à côté de l'Alfa-Roméo. Au premier plan, une petite fille est assise sur une table blanche sous un parasol bleu. Ferdinand sort de la voiture. Fin musique.

FERDINAND. Dis donc, t'as pas vu une jeune femme dans le style d'Hollywood en technicolor ?

PETITE FILLE. Ça ne vous regarde pas.

Bowling - intérieur jour

Devant une piste de bowling, Marianne, en plan américain, tient une boule, et se tourne vers Ferdi-

Photo 25 page 103

Photo 26 page 103



25 (page 102).
Anna Karina.
Camouflée, Marianne guette avec son arme.



26 (page 102).
Hans Meyer.
Un gangster vu dans le viseur de l'arme de
Marianne.



27 (page 104).
Anna Karina.
Marianne. On se retrouve tous ce soir, comme
prévu.

nand, hors champ à gauche. Elle sourit. Derrière elle, des clients consomment au comptoir, et un employé balaye une piste. Elle s'avance sur le bord de la piste, à la rencontre de Ferdinand qui arrive, la mallette à la main.

MARIANNE. C'est là ?

FERDINAND. Oui !

MARIANNE. On se retrouve tous ce soir, comme prévu ?

FERDINAND. Oui. (elle revient sur la piste, et lance sa boule. Travelling et panoramique droite pour suivre la boule qui manque d'une quille le « strike ». Le mécanisme balaie les quilles. Chuchotant off.) Y a des gens qui m'ont vu.

MARIANNE (idem, off). Pauvre con !

FERDINAND (idem, off). Je ne comprends pas.

MARIANNE (idem, off). C'est Fred... (39)

FERDINAND (idem, off). Pourquoi tu me trahis ?

La boule revient dans sa gouttière (panoramique et travelling inverses). Ferdinand s'assied devant une table. Marianne sort de la piste.

MARIANNE. Qu'est-ce qu'il y a ?

FERDINAND. Rien, je regarde la femme qui me fait souffrir.

Elle s'assied à gauche, retire ses chaussons, et vient remettre ses chaussures debout auprès de Ferdinand.

MARIANNE. Tu sais, Pierrot, cinquante mille dollars, tu as de quoi être énervé.

FERDINAND. Je m'appelle Ferdinand. Pourquoi tu m'as embrassé tout à l'heure ?

MARIANNE. Parce que j'en avais envie !

Elle tente de saisir la mallette que Ferdinand agrippe vigoureusement et pose à côté de lui.

FERDINAND. Embrasse-moi encore !

MARIANNE. Pas devant tout le monde.

Elle enfile sa seconde chaussure et s'éloigne pour prendre son chien-sac en roulant ostensiblement des hanches.

FERDINAND. Pourquoi tu mets des pantalons tellement serrés ?

MARIANNE. Qu'est-ce que t'as ? Si ça te plaît pas, mon petit, tu retournes à Paris !

Elle repasse derrière lui et tente à nouveau de s'emparer de la mallette. Ferdinand s'en saisit solidement et la pose sur ses genoux.

FERDINAND. Embrasse-moi !

MARIANNE. Bon ! J'ai compris. Tu sais que ça ne te portera pas chance de nous trahir.

Elle prend son tricot, le jette sur son épaule.

FERDINAND. Tais-toi, Cassandra !

MARIANNE. Quoi ?

Elle revient vers lui. Il lui montre un livre de la « Série Noire » posé sur la table.

FERDINAND. Ben, c'est le titre du roman.

MARIANNE. Pauvre con !

Elle sort sur la gauche, Après un instant de surprise, il pose le livre et la suit.

FERDINAND. Ecoute ! Marianne !...

Bowling - extérieur jour

Marianne, en plan moyen, se dirige vers l'Alfa-Roméo. Elle se retourne.

(39) Le chuchotement rend cette réplique difficilement audible.

MARIANNE (hargneuse). Quoi ?

Ferdinand arrive. Elle s'assied sur le capot de l'Alfa face à Ferdinand qui s'appuie sur le capot de l'Au-tobianchi.

FERDINAND. TWA. Nice, 3 heures moins le quart. Tahiti. Un avion. Y a qu'à le prendre.

Elle va s'installer au volant de sa voiture.

MARIANNE. Tous les deux, évidemment ?

Il s'installe à côté d'elle.

FERDINAND. Evidemment, oui !

Gros plan sur elle, portant une casquette de marin. Elle met ses mains sur le volant, et regarde droit devant elle.

MARIANNE. Evidemment. C'est drôle, en Français. Finalement, les mots disent le contraire de ce qu'ils veulent dire. On dit « évidemment », et les choses ne sont pas du tout évidentes.

Elle se tourne vers lui, hors champ à gauche.

FERDINAND (off). Oui, par exemple, pour moi, c'était évident que je ne retrouverais pas le vieux du yacht avec une balle entre les yeux. Mais en plus, elle est ressortie par la nuque. (elle regarde de nouveau droit devant elle, gênée par son regard.) Tu le savais, toi, que ton frère le tuerait ?

MARIANNE. Moi ? Ça ne me regarde pas. Moi, je veux bien partir, je veux bien qu'on fiche le camp, mais Fred nous retrouvera (elle s'adosse au siège et prend son sac), et il se vengera. Et une fois, je l'ai vu se... venger sur une fille !...

FERDINAND (off). Je te protégerai.

Elle dirige son chien-sac vers Ferdinand.

MARIANNE (joueuse). Wouh, wouh ! (gros plan sur lui qui regarde le chien-sac. Off.) Bon. Il faut que j'y aille toute seule, sans ça, il se méfierait.

FERDINAND. Okay, ma belle !

MARIANNE (off). Okay, mon beau ! Bon. J'y vais puisqu'on a plus rien à se dire. Rejoins-moi dans une demi-heure.

FERDINAND (il la regarde). Non ! Je compte jusqu'à... (il lève la tête, face au soleil, puis la regarde) cent trente sept.

MARIANNE (off). Tu es vraiment fou !

On les reprend de face en plan d'ensemble. Ils s'embrassent. Reprise musique. Il sort de la voiture et passe devant en comptant.

FERDINAND. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16...

MARIANNE. Et la valise ?

FERDINAND. 17, 18. Démarre, si t'as confiance ! Tu verras, moi aussi. 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, (elle démarre) 25, 26, 27, 28, 29 (elle passe devant lui ; il lance la mallette dans la voiture. Fin musique) 30, 31, 32, 33, 34, 35 (elle sort sur la gauche, Ferdinand la suit. Off) 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42 (il rentre et se retourne pour la voir partir. Il se dirige à droite vers le bowling pendant que la petite fille traverse le champ. Non off) 43, 44, 45, 46, 47...

Bowling - intérieur jour

Ferdinand, en plan américain, se dirige vers la piste où jouait Marianne.

FERDINAND. 49, 50, 51, 52, (il prend une boule) 53, 54, 55, 56, (la lance) 57, 58, (travelling et panoramique droite pour suivre la boule qui manque de deux quilles le « strike » et pano inverse quand elle revient dans sa gouttière. Off.) 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, (elle revient à hauteur de Ferdinand, assis par terre à l'entrée de la piste. Début musique. Non off.) 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77...



28 (page 104).

Anna Karina, Jean-Paul Belmondo.

Marianne. Tu sais que ça ne te portera pas chance de nous trahir.

Ferdinand. Tais-toi, Cassandre !



29 (page 106).

Raymond s, Jean-Paul Belmondo.

Devos. Je lui avais pris la main comme ça, et puis je la caressais comme ça...



30 (page 108).

Jean-Paul Belmondo, Anna Karina.

Marianne, blessée, va s'écrouler dans les bras de Ferdinand.

Gros plan sur Marianne dans les bras de Fred, assis à la poupe du yacht. Il porte un tee-shirt à rayures blanches et bleues et des lunettes noires. Ils semblent ne pas savoir quoi se dire. Marianne semble vouloir l'embrasser. Il retire ses lunettes, et ils s'embrassent. Off, on entend Ferdinand qui continue à compter. A 109, sa voix s'estompe et disparaît sous la musique qui s'amplifie.

Environs du port extérieur jour

Retour sur l'entrée du quai-entrepôt. L'Autobianchi arrive devant la grille et klaxonne. Ferdinand sort et appuie sur la sonnette (bruit de klaxon rauque). Le gardien et son chien sortent de leur baraque pendant que Ferdinand ouvre la grille. Ils échangent un mot. Ferdinand se met à courir à droite (panoramique), fait le tour de l'embarcadere, et arrive au moment où le yacht s'éloigne.

FERDINAND. Marianne ! Marianne !

Elle se lève à l'arrière du bateau, et lui fait de grands signes d'adieu. Le yacht sort à droite. Fin musique. Ferdinand longe l'embarcadere, désespéré. On le reprend en plan moyen face à nous parmi de la ferraille au coin du quai. On entend un piano solo.

RAYMOND DEVOS (off). Laa... lalalaa... laaa.

Ferdinand s'approche (panoramique gauche) de l'homme, assis au bord du quai, et s'assied à côté de lui en plan rapproché.

FERDINAND. Ça va pas, mon vieux ?

DEVOS. Ah, cet air-là, vous ne pouvez pas savoir ce que ça évoque pour moi. Cet air, vous entendez, là ?

FERDINAND. Non, j'entends rien.

Ferdinand allume une cigarette pendant que Devos commence son histoire, gesticule, mime toutes les scènes qu'il décrit, ses mains racontant aussi bien que ses paroles.

DEVOS. Cet air-là, moi, c'est toute ma vie, toute ma vie. Ca me chrrrr... Quand je l'entends, ça me chrr... Un jour, vous savez, j'étais chez moi, ça jouait ça : (il chante.) lalala. Elle était à côté de moi. Ah ! c'était une femme... magnifique ; belle, vous savez ! Enfin... Je lui avais pris la main, comme ça, et puis je la caressais, comme ça, au-dessus, n'est-ce pas, parce que... comme ça. Je lui avais dit : (il chante.) « Est-ce que vous m'aimez ? » Et elle m'avait dit « Non » ! Alors j'ai acheté le disque, comme ça, parce que cette musique, ça m'avait « Aah... » Hein ? C'est de... c'est de l'hystérie collective à moi tout seul ? (un temps.) Et un jour, j'étais chez moi. J'avais mis le disque sur le pick-up, comme ça. Ça tournait, ça tournait, ça tournait, ça tournait dans ma tête, ça chavirait ! Elle était à côté de moi. C'était pas la même, c'était une autre. Ah ! Elle n'était pas aussi belle que la première... euh... euh... Oh, écoutez, enfin j'y pouvais rien. Je lui avais pris la main, puis je la caressais par en dessous, pour changer un peu, quoi... il faut pas... euh... Je lui avais dit : (il chante.) « Est-ce que vous m'aimez ? » Elle m'avait dit : « Ouais, mais ». Je lui dis... (il se met en colère.) Moi, je l'aimais pas, alors écoutez, j'ai cassé le disque, et puis allez hop ! Ah ! (un temps.) Un jour, j'ouvre la radio, ça jouait ça, là ! Et pourquoi ça plutôt qu'autre chose ? Elle était à côté de moi. Elle était de l'autre côté, parce que j'étais chez elle. C'était une troisième. Je lui avais pris la main, et puis, je la caressais dans les deux sens parce que je voulais en finir, vous comprenez, là, j'en avais assez ! Je lui ai dit : (il chante.) « Est-ce que vous m'aimez ? » Elle m'avait dit : « Oui, monsieur ». Je lui ai dit : « Est-ce que vous voulez m'accorder votre main ? » Elle

me dit : « Ça fait dix minutes qu'elle est dans la vôtre ». Je lui ai dit : « Oui, tiens, c'est vrai, oui ! » (il chante.) Lalala, lala... Alors je l'ai gardée. (devenant hystérique.) Lalala, dix ans ! Lalala, lalala, lalala, dix ans ! dix ans ! cet air, je ne peux plus le supporter ! (la musique s'arrête.) Je ne peux plus le supporter ! (se calmant.) Vous entendez ? Vous entendez ? Je ne peux plus le supporter, cet air ! Vous entendez ?

FERDINAND. Non !

DEVOS. Cet air, là, que vous entendez !

FERDINAND. Non !

DEVOS. Vous entendez rien ?

FERDINAND. Non !

Ferdinand se lève, Devos également.

DEVOS. Dites que je suis fou ! Non, mais dites tout de suite que je suis fou ! Dites ! J'aimerais vous entendre dire : « Vous êtes fou ». Dites : « Vous êtes fou ».

FERDINAND. Vous êtes fou.

Il sort sur la droite.

DEVOS. Eh ben, je préfère. J'aime mieux ça.

FERDINAND (off). Hep !

Devos le regarde hors champ à droite et fait signe du doigt sur la tempe que Ferdinand est fou.

Plan d'ensemble sur l'autre côté de l'embarcadere. Ferdinand saute à la poupe d'un petit bateau de pêche aux couleurs vives. Il s'approche de la cabine.

Bateau de pêche - extérieur jour

Vu de la poupe, Ferdinand, en plan moyen est à droite de la cabine.

FERDINAND. Vous allez dans l'île ?

Il entre.

MARIN. Oui, monsieur.

FERDINAND. Il s'appelle comment, votre bateau ?

Il sort à gauche de la cabine.

MARIN. Le « Sawoa ».

FERDINAND. Si ça voa pas, c'est le même prix !

Il s'assied par terre au bord du bateau et allume une cigarette. On entend la voix off de Devos, de plus en plus lointaine. Il regarde. Contrechamp sur l'embarcadere, en plan général, à contre-jour, qui s'éloigne.

DEVOS (off). Alors ! Alors cette musique que j'entends, elle n'existe pas, peut-être ? Cette musique qui me détruit ! Cette musique qui m'a suivi toute ma vie ! Cette tendresse, dedans... (gros plan sur Ferdinand face à nous sur fond de mer. Il fume une cigarette. (40) Plan d'ensemble sur le bateau au milieu de la mer, voguant vers la droite au milieu des vagues. Ferdinand est debout à la poupe. L'image danse. (41) Off.) ... Cet homme ne comprend pas. Vous m'entendez ?

Reprise musique.

Ile - extérieur jour

Plan d'ensemble sur une petite crique. Ferdinand, de dos, fait un signe de la main au bateau qui l'a débarqué. Fin musique. Il vient vers nous en parodiant les gestes de Devos.

(40) Fin de la cinquième bobine de 600 mètres environ en 35 mm.

(41) La caméra est, vraisemblablement, sur un bateau qui les suit.



31 (page 108).
Anna Karina.
La mort de Marianne.



32 (page 108).
Jean-Paul Belmondo.
Ferdinand se barbouille en bleu le visage.



33 (page 108).
Ferdinand. Après tout, je suis idiot !

FERDINAND (*chantant*). Est-ce que vous m'aimez ? (*il passe derrière un buisson (panoramique gauche), puis disparaît derrière un autre. On aperçoit à droite une personne dissimulée entre deux buissons. Il reparait, se retourne et se met à courir vers la droite. Criant.*) Hep ! Marianne ! (*on le reprend en plan moyen courant face à nous. Il brandit son revolver, et tire deux coups. Panoramique gauche très rapide. Il dévale la colline, dos à nous. On découvre la colline d'en face que parcourt un escalier en haut duquel se trouvent Fred et Marianne. Fred se retourne et riposte. Ferdinand grimpe parmi les ruines, et, arrivé en haut de l'escalier, tire dans leur direction. Plan moyen sur lui. Fred est étendu dos à terre en amorce à droite, son tee-shirt rayé bleu et blanc, tâché de sang rouge. Ferdinand tire à nouveau. Du sentier, en titubant, dévale Marianne en jupe rouge et débardeur rayé bleu et blanc. Il se précipite pour la soutenir. Elle s'effondre dans ses bras. Il la ramasse par la taille, et tourne sur lui-même. On aperçoit une tache rouge sur le ventre de Marianne. Off.*) Je la tins contre moi, et je mis à pleurer.

Photo 30 page 105

De l'intérieur d'une villa, dans l'embrasement d'une fenêtre donnant sur la mer derrière les pins, on aperçoit Ferdinand qui sort du sentier, portant Marianne comme un fardeau sur son épaule.

MARIANNE (*off*). C'était le premier, c'était le seul rêve.

Il arrive face à nous, tourne sur lui-même. On aperçoit une tache rouge sur le dos de Marianne. Bref passage de musique. Il part vers la droite (panoramique), et dépose Marianne dans une chaise-longue bleue sur la terrasse. Ferdinand entre dans la villa (travelling arrière et panoramique gauche). Il décroche le téléphone.

FERDINAND. Mademoiselle, je voudrais Paris. Balzac 75 02... Vous aussi, vous avez oublié qui est Balzac ?... Oui, oui, j'attends, j'attends.

Il raccroche, revient vers Marianne qu'il prend dans ses bras.

MARIANNE. J'ai mal.

Il sort du champ à droite. Ferdinand, en plan américain, pénètre dans une chambre à coucher. Il dépose Marianne sur le lit et s'assied à côté d'elle. Il la regarde.

FERDINAND. T'avais qu'à pas faire ça !

MARIANNE. Un peu d'eau...

FERDINAND. T'avais qu'à pas faire ça !

Gros plan sur le visage de Marianne. Elle fait rouler sa tête sur l'oreiller. Du sang coule de son nez et de ses lèvres.

MARIANNE (*doucement*). Je te demande pardon, Pierrot !

FERDINAND (*off*). Je m'appelle Ferdinand. C'est trop tard.

Elle laisse brutalement tomber sa tête sur le côté, face à nous, les yeux fixes.

Journal de Ferdinand sur papier rouge :

« ... rouve tout un arsenal dans la cave, dynamite, mitrailleuses, avec quoi les deux frères doivent ravitailler les rebelles dont me parlait Marianne. Vendredi 15 heures ».

La sonnerie du téléphone retentit.

Ferdinand, en plan américain, dans une cave encombrée d'outils, de pots de peinture, de bric-à-brac, de caisses d'armes, tient dans chaque main un chapelet de bâtons de nitramite rouge et jaune. Il pose l'un d'eux, décroche le téléphone.

FERDINAND. Oui ?... Oui, oui, j'attends, j'attends... (*il pose l'autre chapelet, change de main le combiné et tripote ce qui se trouve devant lui sur un établi. Il agite un pinceau dans un pot de peinture bleue et s'en barbouille le visage. Gros plan sur lui.*) Balzac 75 02 ? Est-ce que madame Griffon est là ?... Qui c'est ? C'est vous, Odile ?... Les enfants vont bien ?... Non, non, c'est de la part de personne.

Il raccroche et continue à se peindre consciencieusement. Journal de Ferdinand, sur papier bleu : entre les lettres LA et RT, il ajoute, en petit, deux lettres pour former « LA MORT ».

Au pied du balcon de la villa, Ferdinand arrive face à nous portant les deux chapelets d'explosifs. Il pousse des cris terribles. Panoramique pour le suivre sous les taillis, en plongée. Il continue dos à nous, se retourne, pousse un grand cri, puis, se servant des chapelets comme des ailes, il dévale un chemin et disparaît derrière les taillis.

Gros plan sur son visage barbouillé de peinture bleue qui se craquèle. Derrière lui, on aperçoit des rochers. Il regarde le ciel.

FERDINAND. Ce que... je voulais dire... oh... pourquoi ? (*il s'embobine la tête dans le chapelet jaune et enroule le fil autour. Début musique. Il enroule le chapelet rouge autour du premier, et coince les fils. Fin musique. Léger panoramique vers le bas. Ses mains ouvrent une boîte d'allumettes et en sortent une poignée qu'il gratte toutes ensemble. Elles s'enflamment. Off.*) Après tout, je suis idiot ! (*gros plan sur sa main qui cherche par terre la mèche enflammée pour l'éteindre.*) Merde ! merde !

Plan d'ensemble sur une colline dénudée, cachant partiellement la mer. Une gerbe de feu accompagnée d'une détonation explose au centre de l'écran. Lent panoramique silencieux (42) sur la droite, pour cadrer l'horizon marin au bas de l'écran. Des chuchotements se font entendre :

MARIANNE (*off*). Elle est retrouvée.

FERDINAND (*off*). Quoi ?

MARIANNE (*off*). L'Eternité.

FERDINAND (*off*). C'est la mer allée...

MARIANNE (*off*). Avec le soleil (43).

Le mot « FIN » apparaît en lettres blanches sur un fond noir, puis un carton portant : « Produit par Rome Paris Films, Société Nouvelle de Cinéma et Cinématografica SPA ». (44).

(42) Cela ne représente pas ce qu'on appelle une « minute de silence », puisque ce silence ne dure exactement que 35 secondes.

(43) Extrait de poème « L'Eternité » (mai 1872) dans « Une saison en enfer » d'Arthur Rimbaud.

(44) Fin de la sixième et dernière bobine de 180 mètres environ en 35 mn.

Photo 31 page 107

Pour la réalisation de ce numéro « Spécial Godard », nous remercions tout particulièrement G.M. Polonovski, responsable du découpage de *Pierrot le fou*, Abraham Segal, dossier sur « Les invisibles », Michaud-Bellaire pour les photographies de ce numéro, ainsi que Jean Collet, Gilles Perret, Télérama, Les Cahiers du cinéma, Sonimage, Le Centre National du Cinéma et la Cinémathèque Universitaire pour l'aide précieuse qu'ils nous ont apportée.

J.-G. P.



Jean-Paul Belmondo, Jean-Pierre L aud, x... dans la scène du cinéma.

Pour ou contre Pierrot le fou

Jean-Luc Godard n'a comment  qu'une seule fois les critiques d'un de ses films dans les « Cahiers du Cinéma ». Ce fut pour « Les Carabiniers » (voir page 41). En ce qui concerne « Pierrot le Fou », la presse de la sortie fut moins sévère. Pourtant, le journal « Le Monde » donne une place particulière aux détracteurs et défenseurs de ce film. Voici ce panorama paru le 15 novembre 1965.

« Pierrot le Fou », de Jean-Luc Godard, a été diversement accueilli, d'abord au Festival de Venise, puis à Paris. Bien qu'il ait de nombreux et chaleureux partisans (1), le film a été parfois l'objet de violentes critiques.

Afin d'illustrer certains aspects de cette « querelle », nous reproduisons ici quelques extraits d'articles publiés dans la presse parisienne.

« Cette fois, écrit Paris-Match, Godard s'est surpassé dans le mépris, et l'on se demande vraiment à qui s'adresse ce film abstrait.   Godard lui-même, sans doute, et à une poignée de fanatiques... Mais les excès de ce film rendront les partisans de Godard encore plus farouches et plus convaincus de son génie... ».

« Aucune nuance lorsqu'on parle de Jean-Luc Godard, écrit de son côté Claude Mauriac, (le Figaro littéraire). On est pour ou contre, d'un bloc, avec fanatisme. Ferveur ou sarcasme. Vénération ou exaspération. Une fois de plus, l'auteur de Pierrot le Fou irrite ceux qu'il ne fascine pas... Néanmoins, poursuit Claude Mauriac, essayons de garder la mesure, tachons de faire calmement la part du bon et du moins bon... L'ensemble, réussites et faiblesses, est comme toujours chez Godard plaisant, piquant, stimulant... ».

Point de vue que Louis Chauvet, d'ailleurs, ne partage pas dans le Figaro : « Je n'aime pas du tout Pierrot le Fou. Je l'ai dit à l'occasion de la Mostra de Venise. Je maintiens cette affirmation, quitte à chagriner un petit groupe de « fans » qui jure sur la Sainte-Vehme de faire avaler Godard au peuple, bon gré mal gré, comme Mussolini faisait avaler à ses adversaires de l'huile de ricin... ».

Plus « nuancé » est Michel Durand (le Canard enchaîné) qui, cependant, n'aime pas entièrement le film : « Il (Godard) est le plus libre, le plus libéré de nos réalisateurs. Sans complexe, sans problème. Il tourne ce qui passe par sa petite tête, comme il lui plaît, avec qui il lui plaît. Le résultat est déconcertant, irritant, étonnant, provocant, amusant, idiot, neuf, rarement ennuyeux. C'est son meilleur film ».

Pour Michel Cournot (le Nouvel Observateur), *Pierrot le Fou* est « le plus beau film de l'histoire du cinéma français ». Il écrit : « ... Cinéma d'amour qui sais respirer, rêver, qui sais couler si vite et si doucement comme le sang, pas du sang du rouge, la robe rouge de Marianne ; cinéma d'amour qui sais te poser comme un martin-pêcheur sur les feuilles du bord des fleuves, cinéma qui sais rester là, sans bouger, sans respirer, dans le rouge et dans la chaleur, comme nos deux cœurs ; cinéma, comme tu as su nous comprendre, nous prendre, beau cinéma tout animé, tout chantant, tout illuminé... ».

Pour Pierre Ajame (les Nouvelles Littéraires), le film de Godard est un « chef-d'œuvre », et il déclare l'aimer « jusqu'à la passion, jusqu'au vertige ».

Louis Aragon n'a pas été moins passionné quand il a écrit dans un long article (les Lettres françaises) : « ... L'art d'aujourd'hui, c'est Jean-Luc Godard. C'est peut-être pourquoi ses films, et particulièrement ce film, soulèvent l'injure et le mépris, et l'on se permet avec eux ce qu'on n'oserait jamais dire d'une production commerciale courante, on se permet avec leur auteur les mots qui dépassent la critique, on s'en prend à l'homme. »

« Ce qui, pour l'instant, me travaille, c'est ce temps des pionniers, par quoi on peut encore comparer le jeune cinéma à la peinture. Le jeu de dire qui est

Renoir, qui est Bunuel, ne m'amuse pas. Mais Godard, c'est Delacroix ».

Dans le même journal, Georges Sadoul exprime, lui aussi, son enthousiasme : « J'ai été transporté par cette nouvelle œuvre, emporté par sa folie lyrique, sa sobriété foisonnante, sa douce-amertume, sa grande gaieté au bord des larmes, sa désinvolte rigueur... Allez voir le meilleur Godard peut-être, et le meilleur film français de cette année ».

Enfin, Françoise Giroud (l'Express) pense que Godard « sait dire le bonheur et la douleur d'aimer », qu'il « parle spontanément un langage où la parole, l'image et la couleur sont intégrées » qu'il « tourne comme on pense, c'est-à-dire dans le désordre de la mémoire et de la sensibilité », qu'il « est un poète moraliste ».

Et Michel Aubriant (Paris-Presse) constate : « Au fond, c'est l'éternelle querelle, non pas entre anciens et modernes, mais entre champions d'un faux ancien, d'un classicisme exsangue, et défenseurs d'autre chose, d'un art qui se crée sous nos yeux, qui n'est plus tout à fait art d'aujourd'hui, qui sera l'art de demain... ».

(1) Voir les articles d'Yvonne Baby et de Jean de Baroncelli dans le Monde des 31 août et 9 novembre 1965.

... et la presse

Quelques autres opinions, non retenues par Le Monde mais également parues à chaud, c'est à dire à la sortie du film :

Robert Chazal

Pierrot le fou — même s'il est diversement accueilli — est une œuvre aussi importante pour le renouveau du cinéma que le fut, il y a dix ans, « *Et Dieu créa la femme* » de Vadim, auquel on ne cesse de se référer.

(France Soir - 6 novembre 1965).

Jean-Louis Bory

Au vrai, j'ai toujours l'impression que, dans chacun de ses films, Godard fourre tout ce qui l'a frappé depuis qu'il a tourné le précédent. Ce qu'il aime et ce qu'il déteste. Si bien que chacun de ses films s'enrichit d'un reflet de l'actualité sous toutes ses formes — Devos et la guerre du Vietnam — et que ce présent-là, qui est la présence des autres, participe au tissu de la vie. L'œuvre de Godard se double d'une chronique de notre monde par laquelle deviennent évidents sa stupidité, son abrutissement, sa violence, sa fatigue, sa folie (actuellement la guerre au Vietnam) ; car c'est le monde qui est fou et non Pierrot ; Pierrot est seulement fou

de se vouloir aventureusement en marge de la folie du monde. Fou de faire bande à part. Fou de rêver d'île déserte où jouer les Robinson Crusôé avec attendrissant bestiaire pour les caresses et Marianne pour Dimanche. Fou de croire que, les hommes étant ce qu'ils sont et une femme étant une femme, la suffocante beauté de la nature suffit à installer le paradis sur cette terre. La suffocante beauté... Aidé de Coutard, jamais Godard n'a regardé avec plus d'attention, plus d'émotion, des fleurs, des arbres, le ciel, le sable et surtout la mer...

(Arts - 4 novembre 1965).

Samuel Lachize

Tout cela est fou, débridé, percutant. Ce qui reste c'est la beauté, la seule chose au monde qui soit sans doute indestructible, avec la conscience humaine.

Le film se termine en folie pure. Après un monologue ahurissant de Raymond Devos, le roi de l'absurde, et qui donne bien son ton à tout ce que nous venons de voir.

Pierrot-le-Fou est une date dans l'histoire du cinéma. Aussi importante que ce jour de la fin du siècle où une erreur de prise de vue transforme un omnibus à chevaux en corbillard, place de l'Opéra, sur un film qu'enre-

gistrait le père Méliès.. De là naquit l'art cinématographique. Le cinéma devinait qu'il pouvait tout faire. Jean-Luc Godard, soixante-dix ans plus tard, nous en donne une preuve bouleversante.

(L'Humanité - 3 novembre 1965).

Le serpent-minute

Ce film devrait nous émouvoir. Or, s'il est capable de faire couler des tonnes d'encre à ses admirateurs comme à ses détracteurs, il n'arrive pas en revanche à arracher le moindre frisson, à susciter la moindre émotion. Un amour fou qui nous laisse de glace, c'est tout de même bête.

(Minute - 18 novembre 1965).

Jean de Baroncelli

En conclusion je voudrais citer un mot de Whistler dans sa polémique contre Ruskin qui me paraît très bien s'appliquer à *Pierrot le Fou*. Parlant des peintres académiques, Whistler disait : « Leurs œuvres sont peut-être finies, mais elles ne sont pas commencées. » On pourrait en dire autant de centaines de films. *Pierrot le Fou* en revanche n'est peut-être pas un film « fini ». Mais c'est à coup sûr un film « commencé ».

(Le Monde - 9 novembre 1965).



Anna Karina.
Marianne menaçante avec ses ciseaux.

Slogans pour Pierrot

Quelques jours avant la sortie du film, le 5 novembre 1965 à Paris, l'agence FOG, chargée des relations-publiques et de la publicité, adressait à la presse un dossier contenant quelques textes non signés... mais dont le style dévoile peut-être leur auteur...

PIERROT LE FOU c'est :

- le premier film noir en couleurs
- le deuxième Belmondo-Karina
- le troisième Belmondo sérieux
- le quatrième Godard sérieux
- le cinquième Godard Scope
- le sixième Karina-Godard
- le septième Festival De Beauregard
- le huitième roman français depuis 45
- le neuvième Festival de Godard
- le dixième Coutard-Godard

PIERROT LE FOU c'est :

- Stuart Heisler revu par Raymond Queneau
- le dernier film romantique
- le techniscope héritier de Renoir et Sisle
- le premier film moderne d'avant Griffith
- les promenades d'un rêveur solitaire
- l'intrusion du ciné-roman policier dans le tragique de la ciné-peinture.

PIERROT LE FOU c'est :

- un petit soldat qui découvre avec mépris qu'il faut vivre sa vie, qu'une femme est une femme, et que dans un monde nouveau, il faut faire bande à part pour ne pas se retrouver à bout de souffle.

De Jean-Luc Godard, L'Avant-Scène a déjà publié :

- **Courts métrages** : Charlotte et son Jules (N° 5) ; Une histoire d'eau (N° 7) ; Le grand escroc (N° 46)
- **Longs métrages** : Vivre sa vie (N° 19) ; Une femme mariée (N° 46) ; Deux ou trois choses que je sais d'elle (N° 70) ; A bout de souffle (N° 79) ; La Chinoise (N° 114)
- **Supplément-photos** : Le Mépris (N° 34) ; Les Carabiniers (N° 46) ; Pierrot le Fou (N° 54) ; Made in USA (N° 70).